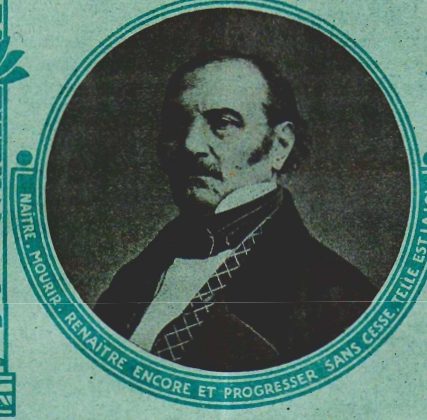
56e ANNÉE — OCTOBRE 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît le 15 — SOMMAIRE — *le Numéro 1f.*

J. Reynaud. Terre et Ciel..... 657
Dr Dupouy. Désagrégation et Réagrégation de la matière..... 659
Henri Sausse. A propos de la réincarnation..... 662
Richard Nicolas. — Congrès de Birmingham..... 665

ECHOS DE L'AU-DELA

Julia. La Voix du guide invisible..... 668
Jeanne. — Les Ames en fête..... 670
— Le Bureau de Julia..... 673

ÉTUDES DIVERSES

Henri Brun. La foi (*Suite*)..... 673
Guibal. Causeries Philosophiques..... 684
Emile Caplat. — De la relation entre les règnes de la nature et le progrès de l'Esprit..... 697
P. Verdad Lessard. La Gnose..... 703
Paul Bodier. La Critique..... 712

L'ACTUALITÉ

Algol. L'Inauguration du Palais de la Paix à La Haye..... 714
— Compte rendu de la 1re Conférence organisée par la Société des Etudes Spirites..... 716
— Nécrologie..... 718
— Livres nouveaux..... 719
— Pensée du mois..... 730

BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques — PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE — PARIS

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

LA REVUE SPIRITE

Chaque numéro **mensuel**, in-8° jésus, comprend 64 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année. **Plusieurs numéros sont illustrés.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises.....	**10** fr. par an
Europe.....	**12** —
Outre-mer.....	**14** —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, de 768 pages, **10** fr. l'année, port en plus. — PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE. — *Reliure ¼ basane solide et soignée*, de 1858 à 1892, **3** fr. ; à partir de 1893, **3** fr. **50** par volume.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un *mandat-poste* à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

LA LIBRAIRIE SPIRITE fournit, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger. Recommandation : France **0.10**, Etranger, **0.25** par colis.

Envoi du catalogue contre **15** *centimes en Timbres-Poste* **français.**

Toutes les correspondances, *mandats-poste*, quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés à **M. P. LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques, PARIS. — **Téléphone 819-53.**

56e ANNÉE — OCTOBRE 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — PAS DE SALUT

TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD

Extraits choisis

1. — La Terre (*suite*)

Le parti le plus sage serait donc, sans refuser à l'imagination aucune des glorieuses perspectives par lesquelles il y a lieu de chercher à se faire jour vers la terre future, de se résigner, dans l'expectative, à l'établissement actuel, en ne se proposant que d'en déterminer les lois. Mais cette détermination qui, en nous donnant la prescience des variations de l'atmosphère, assurerait un si précieux développement à notre liberté ; qui, en apportant à la géographie physique un élément capital qui lui manque, lui permettrait de comparer rigoureusement, par rapport au climat, tous les lieux, et de servir ainsi de flambeau à la géographie politique ; qui changerait cette terre où,

météorologiquement, nous vivons au hasard et trop souvent à contre-sens, en une demeure dont nous aurions du moins la ressource de savoir la règle ; cette détermination, qui mettrait d'un seul coup à néant tant d'incertitudes et de déceptions, paraît contrariée, de son côté, par des difficultés dignes par leur étendue d'être mises en parallèle avec ses avantages. Ici, toutefois, les travaux desquels résultera ce progrès, si jamais, pour le bonheur de notre postérité, il s'effectue, peuvent dès à présent commencer. Leurs préliminaires devraient être d'étudier les mouvements de l'atmosphère avec autant de suite et de précision que l'astronomie en met à étudier ceux des astres. Malheureusement, en raison de la connexion qui existe entre toutes les parties du globe, l'universalité des observations, même sur l'Océan, est, aussi bien que leur continuation durant un intervalle de temps assez grand, une des conditions nécessaires du succès. A moins de ces longs efforts, la science n'a point à essayer de surprendre la nature dans le secret de ses phénomènes, et de l'empêcher de nous causer à l'avenir tous les contre-temps par lesquels elle nous afflige aujourd'hui. En attendant que l'esprit humain ait amélioré par une telle conquête l'existence terrestre, le meilleur remède, pour nous soustraire autant que possible aux troubles de cette espèce, est donc de poursuivre tout simplement le perfectionnement de nos maisons, de nos lieux publics, de nos voitures, de nos vêtements ; et d'autant mieux, que si nous devons jamais parvenir à la prescience des intempéries, ce ne sera que pour être mieux avertis de nous prévaloir contre elles de tous les moyens de garantie que nous aurons inventés.

Telles sont, en résumé, les ronces et les épines que fait germer la terre : les ronces avec lesquelles elle embarrasse l'homme dans ses mouvements ; les épines avec lesquelles elle le menace, le tourmente, et empêche son esprit de demeurer en repos. L'homme les arrache ; mais il ne semble pas que son industrie puisse jamais se développer assez pour qu'il puisse tout arracher, surtout pour qu'il puisse rien extirper si profondément que cela ne revive et ne veuille être arraché encore. Au fond, la nature terrestre demeure constante, ses variations séculaires, qu'il faut tant de raisonnements pour découvrir, étant, comme nous l'avons vu tout à l'heure, à peu près indifférentes à notre égard ; et si nous pouvons espérer produire du changement dans les rapports de la terre avec l'homme, ce ne peut être que par le changement des qualités et de la science de l'homme.

C'est ce qui achève de se découvrir quand on examine quelles sont ces herbes de la terre dont notre malheureuse race, conformément à la parole que je commente, est condamnée à se nourrir. Il est impossible de ne pas se sentir tout de suite frappé de ce que, parmi tant de milliers d'espèces d'animaux et de végétaux qui pullulent à profusion autour de l'homme, il n'y en ait qu'un nombre si limité qui lui serve, et qu'encore ces espèces d'élite

soient, dans l'ordre naturel, si parcimonieusement répandues. Supposons que tout l'effet des travaux soutenus durant tant de siècles pour la culture du sol et la multiplication des animaux domestiques venant à disparaître, la surface de la terre retourne tout à coup à sa virginité primitive, quelle effroyable calamité pour les peuples que cette restauration du règne de la nature ! Je crois qu'il ne faudrait pas huit jours pour que le genre humain, surpris de la sorte au milieu des forêts ressuscitées, diminuât au moins des trois quarts ; et en imaginant même que la disette eût enfin achevé de mettre le nombre des vivants en équilibre avec la quantité de nourriture qui se produit spontanément sur la terre, quelles difficultés de tout genre pour ramasser à l'aventure, dans leur état de dispersion, ces rares et misérables objets de subsistance ! Si le genre humain trouve de quoi vivre dans la demeure qui lui est assignée, c'est donc par l'effet du régime particulier qu'il a su y instituer, et non point en vertu de bonnes dispositions de la nature. Ce qu'il reçoit de la libéralité de la nature est peu de chose en comparaison de ce qu'il la contraint à lui donner, et l'on peut dire que, féconde à contre-cœur, presque tous ses bienfaits sont forcés. Il a fallu que l'homme cherchât et déterminât lui-même les espèces qui convenaient le mieux à ses besoins ; et si, au lieu de demeurer clairsemées et à demi perdues dans l'exubérance des espèces nuisibles et inutiles, comme dans l'ordre naturel, ces espèces ont pris le dessus, c'est lui qui en est cause. Il a même dû les modifier de manière à augmenter leur saveur et leur succulence ; et en se chargeant lui-même du soin de leur propagation et de leur entretien, il leur a donné tant d'avantages sur les autres, qu'elles ont fini par remplir toute la campagne. Enfin, autour de lui, comme dans un paradis terrestre, il n'y a pour ainsi dire plus rien qui ne relève de lui. Là, des sillons à perte de vue, des prairies, des vignes, des vergers ; là, des compagnies d'oiseaux, des ruches, des viviers ; là des troupeaux de toute sorte. Il semble, à voir les champs si bien fournis, que l'homme n'ait qu'à étendre la main pour avoir de quoi se nourrir ; et même, s'il y a quelque objet de son goût hors de son voisinage, le commerce est aux aguets pour le lui présenter sitôt qu'il le demande.

Désagrégation et Réagrégation de la Matière

Sous le titre de *Médiumnité de Lucia Sordi*, le Dr Dussart a relaté d'après la Revue italienne *Luce et Umbra*, les phénomènes remarquables dus à ce médium, en présence d'assistants dont l'honorabilité et la compétence sont hors de contestations.

Les phénomènes les plus remarquables consistaient dans les entrées et sorties d'objets volumineux d'une cassette scellée de plusieurs cachets, et le passage du médium à travers une palissade en bois.

Cette dernière expérience publiée dans le *Giornale d'Italia* ayant laissé quelque perplexité dans l'esprit de certains assistants, fut renouvelée, à la demande de la société Milanaise.

Le médium, fixé par de nombreux liens intéressant ses membres, fut placé dans une cage en bois munie de barreaux dont l'épaisseur fut portée à quatre centimètres et placés à huit centimètres de distance. Les assistants étaient les professeurs Fontane et Marsorati, MM. Senigalia, Sasseli, le Dr G. Testa, l'avocat Valenti, l'ingénieur Magnetto, Monnosi, publiciste.

Après l'apparition de lueurs brillantes dans la chambre d'expérience, on vit des petites mains s'agiter, puis à la demande du médium, on fit la lumière. On trouva alors celui-ci hors du cabinet assis dans un fauteuil, enveloppé dans sa couverture.

Voilà donc un nouveau cas de passage de la matière à travers la matière. Et c'est là le fait principal que je retiens de ces diverses expériences, auxquelles je crois devoir apporter, à titre de contribution, un phénomène non moins remarquable, qui se produisit, en pleine lumière, et nombre de fois, dans le cabinet du Dr Puel, et dont je fus souvent témoin et expérimentateur, comme plusieurs de mes confrères, d'ailleurs.

Mme L. B., médium non professionnel, cliente du Dr Puel, acceptait volontiers de se soumettre à l'expérience suivante, comme je l'ai mentionné dans mon ouvrage (1).

Un bracelet en laiton, sans ouverture ni soudure, découpé à l'emporte-pièce, était mis à l'avant-bras de Mme L. B. Les deux mains de cette dame reposaient à plat sur une table, ou étaient tenues dans les deux mains de l'expérimentateur. A un moment donné, souvent au milieu d'une conversation banale, on entendait un cri perçant poussé par le médium, et au même instant le bruit que produisait le bracelet en tombant sur le parquet ou sur un meuble. Plusieurs fois, nous avons constaté, dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire les mains du médium étant appuyées sur la table et maintenues par la pression des mains d'un assistant, le passage du bracelet d'un bras à l'autre.

Aussi en opposition avec les lois physiques que ce fait paraisse être, puisqu'il laisse supposer que la matière puisse traverser la matière, j'affirme sa réalité, et d'autres comme moi, et pas plus que moi sujets aux hallucinations, ont pu l'affirmer.

D'ailleurs, dans les expériences de Rome avec Eusapia, faites avec l'assis-

(1) Dr Edm. Dupouy. *Sciences occultes et physiologie psychique* (2e édition).

tance de Ch. Richet, du Dr de Schrenck (de Munich), des professeurs Lombroso et Danilewski, du Dr Dobrzycki rédacteur de la *Gazette médicale de Varsovie*, on constata au cours d'une séance la disparition de la carte de visite du Dr Dobrzycki placée sous un verre et retrouvée ensuite dans l'antichambre par Ch Richet, la porte de communication étant fermée au verrou.

Il faut se rappeler encore plusieurs faits analogues relatés par W. Crookes, dans la classe XII de ses *Recherches expérimentales*.

Voici le premier fait : En faisant une expérience de typtologie chez lui, avec miss Fox et une autre dame, il constata qu'une sonnette, qui se trouvait dans son cabinet de travail, fut apportée sur la table de son salon, comme une preuve de la puissance annoncée par la force intelligente, qui communiquait avec lui. La chambre dans laquelle il se trouvait était séparée de son cabinet par une porte qu'il avait fermée à clef ; et il était absolument certain que la sonnette en question était dans son cabinet.

Voici le deuxième fait : Il se produisit en pleine lumière. M. Home le médium, W. Crookes et des membres de sa famille étaient seuls présents.

Au moment où ils allaient s'asseoir dans la salle à manger, une domestique apporte un bouquet de fleurs cueillies, dans la journée, par Mme Crookes, et le pose sur la table. Quelques instants après, une lueur apparaît au-dessus du bouquet, et à la vue de toutes les personnes présentes une branche de 15 pouces de long s'élève au-dessus des fleurs, descend sur la table et la traverse directement.

Ces phénomènes ne peuvent s'expliquer par nos connaissances classiques des sciences physiques. Il faut donc logiquement conclure qu'ils ne peuvent se produire que par l'action d'une force inconnue et intelligente inhérente à certain état de médiumnité.

On peut se demander également si cette force inconnue ne serait pas, — théoriquement au moins, — sous la dépendance d'une force de répulsion de la matière R en opposition à un force d'attraction A, pouvant se formuler ainsi :

$R > A$ donnant la forme gazeuse ou fluidique,
$R < A$ donnant la forme solide,
$R = A$ donnant la forme liquide.

Cette force d'attraction moléculaire appartient-elle à des cas particuliers de l'attraction universelle, attraction chimique, électrique, magnétique ?...

La force répulsive, de son côté, peut-elle être comparée à celle en vertu de laquelle les molécules des corps se repoussent mutuellement, comme celle de deux aimants, lorsqu'on les présente l'un à l'autre par des pôles de même nom.

Ces deux forces de répulsion et d'attraction peuvent-elles se produire l'une

après l'autre, donnant la désagrégation et la réagrégation de la matière ?

Quel est enfin le rôle physico-chimique que peut jouer, dans les phénomènes de psychologie expérimentale, le magnétisme animal? Dans tous les cas, il y aurait alliance de la force avec une entité intelligente.

Tels sont les problèmes dont on ne pourra connaître la solution que le jour où la physiologie, la physique et la psychologie seront étudiées dans leurs rapports et sans parti pris, par des savants indépendants.

Dr EDM. DUPOUY.

A propos de la Réincarnation

Puisque cette question est remise à l'ordre du jour, il n'est pas inutile, je crois, de rappeler que, dans le *Livre des Esprits*, Allan Kardec l'a déjà traitée de main de maître. Après les arguments sur lesquels il l'appuie, ne semble-t-il pas que toutes les théories, les dissertations nouvelles, pour ou contre, ne feront pas avancer la question d'une semelle ; elles n'en fourniront pas la preuve, si elle est erronnée ; elles ne l'empêcheront d'être, si elle est dans l'ordre des choses naturelles. A mon humble avis, ce que nous devrions faire, ce n'est pas combattre ou affirmer, mais établir sur des faits les bases de nos convictions.

Les faits, pouvant arriver à établir la preuve des vies successives, sont-ils aussi rares que le prétendent les adversaires de la réincarnation ? Je ne le crois pas ; je suis persuadé, au contraire, que si tous ceux qui ont à leur connaissance des observations militant en faveur de cette grande loi d'évolution, voulaient prendre la peine de les divulguer, nous en aurions bientôt rassemblé une masse imposante et capable d'imposer le respect à ses adversaires.

Ce qui importe, après tout, ce n'est pas de savoir si la chose nous plaît ou nous déplaît, mais si elle est vraie ou fausse. Nous qui avons la certitude de sa réalité, cherchons donc à réunir les faits grâce auxquels nous pourrons établir le bien-fondé de notre conviction. Voici, dans cet ordre d'idées, un fait qui me semble intéressant.

Lors de nos séances du *Groupe Amitié*, à Lyon, j'avais plusieurs sujets que j'endormais simultanément pour mener à bien nos recherches, et parmi eux, les plus assidus, Mlle Louise, Mme Maria, M. Mollaret. Nous formions une chaîne à quatre et bientôt mes trois partenaires entraient en somnambulisme lucide ; ils contribuaient alors, selon leurs moyens, à la réalisation des phénomènes que nous poursuivions.

Une dame de nos amis, Mme C. C., peintre connu, en villégiature à Lyon, ayant été admise à nos séances, y vint avec sa demoiselle de compagnie, Mlle Sophie. Cette dernière, charmée du tableau gracieux que formaient parfois mes trois sujets endormis, me fit demander si je pourrais la mettre également en somnambulisme. Comme je n'avais aucun motif de lui refuser, vers la fin d'une séance je dis à Mlle Louise : « Je vais essayer d'endormir Mlle Sophie, aidez-lui à se dégager. » Elle me répondit rageusement : « Non je ne veux pas. » — « Et pourquoi? » — « Après tout faites ce que vous voudrez. » Je n'insistai pas davantage, et prétextant l'heure tardive, remis cet essai à une autre séance.

Surpris de la réponse de Mlle Louise, je la revis, seule, dès le lendemain, et, l'ayant mise en somnambulisme, je voulus savoir le motif de sa réponse de la veille. Tout d'abord elle me refusa toute explication ; cette affaire ne regardait qu'elle et je n'avais rien à y voir ; puis, après de nombreux détours et sollicitations, elle finit par me déclarer qu'elle avait contre Mlle Sophie une haine profonde et qu'elle ne lui pardonnerait jamais tout le mal qu'elle lui avait fait ; cette haine était aussi irrévocable que justifiée, elle lui avait fait trop de mal, elle ne voulait pas et ne pouvait pas lui pardonner.

Étonné de cette réponse, je lui fis remarquer qu'il y avait un mois à peine qu'elles se connaissaient, et entre quatre ou cinq visites qu'elles s'étaient faites, et toujours en séances, il n'avait pu se produire aucun motif à une haine aussi profonde. « Ce n'est pas, me dit-elle, la première fois que nous nous rencontrons, nous nous sommes déjà connues, dans une précédente existence, elle m'a fait alors tant de mal, que la haine que j'ai contre elle ne pourra jamais s'effacer. »

Je m'efforçai de lui faire entendre que cette haine ne pouvait être éternelle, que si sur cette terre on les avait remises sur le même chemin c'était sûrement pour arriver à lui faire pardonner et oublier le passé, et effacer des torts dont ni l'une ni l'autre n'avait gardé souvenance. Elle résista longtemps à cette idée de pardonner, se révoltant contre cette demande d'oubli, et pleurant sur ses malheurs d'autrefois, mais à la fin elle finit par céder et me promettre de faire son possible pour oublier et pardonner.

Avant de la réveiller, je lui ordonnai de ne garder aucun souvenir de ce qui venait de se passer entre nous ; comme nous étions seuls, je le regrette, nul autre que moi n'avait connaissance de la scène qui venait de se produire, dont j'étais l'unique témoin.

A la séance suivante, mes trois sujets étant en somnambulisme, je leur dis : « Je vais maintenant essayer d'endormir Mlle Sophie, aidez-lui à se dégager. » Et prenant les mains de celle-ci, sans aucune autre pensée que celle de produire le somnambulisme, je commençai à agir. Au même instant, Mme Maria et M. Mollaret prirent Mlle Louise par le cou, en lui disant : « Allons

Louise, il faut lui aider, il faut lui pardonner, vous l'avez promis, nos guides le demandent, il faut oublier, il faut pardonner. »

Les personnes présentes à la séance ne comprenaient rien à ces exhortations, à ces supplications, et se regardaient tout étonnées, se demandant le pourquoi de cette scène. Après un moment Mlle Louise dit à Mlle Sophie : « Vous pouvez vous dégager, vous êtes suffisamment endormie pour voir ce qu'il y a autour de vous, pour vous souvenir. Voyez et souvenez-vous. » Mlle Sophie sembla faire effort pour se reconnaître, cherchant à se rappeler, à voir autour d'elle, puis soudain fut prise par une crise de larmes ; agitée par de violents sanglots, elle faisait vraiment peine à voir, les pleurs coulaient sur ses joues inondant son corsage et sa robe ; elle se lamentait, disant : « Non ce n'est pas possible, j'ai été trop indigne, trop ingrate envers vous, je vous ai fait trop de mal, non vous ne pouvez pas me pardonner, votre haine est justifiée, je n'ai que ce que je mérite ; que je suis malheureuse ! etc... » Et pendant ce temps Mme Maria, M. Mollaret suppliaient Louise d'oublier, de pardonner.

Pendant un grand moment se fut une scène vraiment poignante ; ce désespoir était trop profond pour ne pas être vrai, les témoins se regardaient interdits devant un tel déluge de larmes. Enfin Louise, poussée par Maria et Mollaret, tendit les bras à Sophie et dit qu'elle pardonnait et qu'elle oublierait ; tous les quatre alors s'embrassèrent dans un transport de joie et sur leurs figures, encore mouillées de pleurs, une expression rayonnante de bonheur avait remplacé l'angoisse du moment précédent ; puis par un multiple dégagement tous les quatre partirent je ne sais où dans l'espace, signer leur réconciliation.

Il est utile de remarquer que Mlle Maria et M. Mollaret ignoraient complètement la scène que j'avais eu avec Mlle Louise, et dont je n'avais fait part à personne que lorsque je commençai à agir sur Mlle Sophie, je n'avais d'autre pensée que de provoquer chez elle le sommeil magnétique. C'est alors que spontanément mes deux sujets supplièrent Mlle Louise d'oublier, de pardonner.

Cette scène fut trop pathétique, trop émouvante pour ne pas être sincère, et cette sincérité même est pour moi la preuve que ce soir-là fut effacée et pardonnnée une haine dont la cause remontait à une précédente existence. N'est-ce point votre avis ?

HENRI SAUSSE.

Le Congrès de Birmingham

Le Congrès annuel de médecine réuni à Birmingham ce mois-ci a attiré l'attention des savants, et particulièrement des chimistes, des physiciens et des biologistes sur des questions d'une actualité immédiate, un peu dans toutes les régions de la science.

Ce congrès n'aurait aucun rapport avec le genre d'études qui nous intéresse si les noms de Sir O. Lodge, Sir W. Ramsay et plusieurs autres illustrations de ce genre n'y avaient été mêlés avec les questions qui les passionnent, qui nous passionnent.

***

O. Lodge fait à l'ouverture le procès du scepticisme dans le domaine de la science. La connaissance a plus que jamais ce caractère transitoire et incertain : qu'il s'agisse du vitalisme en physiologie, de la composition atomique en chimie, de la recherche des lois de l'hérédité en biologie, qu'il s'agisse de pédagogie, d'économie politique ou de sociologie, quelle est la branche de nos études qui ne prête pas à la controverse ? Cependant, à côté de ce positivisme, négation de parti pris, il devrait être fait un départ des phénomènes qui, pour évidents qu'ils soient, n'en relèvent pas moins de lois tout à fait inconnues. « *L'émotion, l'intuition, l'instinct sont de beaucoup plus vieux que la science ; cependant, dans un examen intelligent de la vie, on ne peut pas fermer les yeux sur ces facultés extra-scientifiques.* »

Il semble qu'une poussée d'agnoscisme se produise contre tout notre héritage scientifique. Les antiques lois jusqu'ici respectées sont mises en doute. Mis en doute le système Newtonien, et la géométrie d'Euclide suspectée ; les principes fondamentaux ne sont que de pures conventions, sans signification objective. Les lois de Képler, la loi de Bayle ne sont que des approximations puériles.

***

Ce scepticisme en science est d'autant plus curieux qu'il trouve sa contrepartie dans une audace inouïe lorsqu'on se trouve dans le champ de l'hypothèse et de la spéculation. Ce congrès en apporte la preuve avec, entre autre, la théorie du professeur Moore de Liverpool, — dont le nom est une autorité, — qui affirme devant trois mille savants avoir découvert l'origine de la vie. Il parle du pigment vert des plantes *transformant l'énergie lumineuse en énergie chimique.* Il déclare que l'aldéhyde formique — un dérivé du formol — est le premier degré de la vie animale, l'origine des colloïdes, *la vie en puissance.*

***

Interrogeant ainsi la nature, dans le domaine expérimental ou purement spéculatif, une petite place, — à vrai dire une assez petite place, — a été accordée au magnétisme; encore est-ce plutôt au magnétisme terrestre qu'au magnétisme animal. Mais cependant il y a eu exprimées des constatations qui feront date.

Examinons donc, dans le sillage de ces savants maîtres, quelle est la position présente de la science psychique et quelles sont ses tendances.

Comme l'électricité s'est révélée atomique, comme la biologie semble s'annoncer atomique, le magnétisme à son tour est fortement soupçonné d'atomisme ; et son unité hypothétique a déjà été nommée d'avance : *le magnéton.*

Mais la science psychique se rapprocherait surtout, d'après de multiples observations, de cette branche de la physique si nouvelle et fort en vue, et d'un avenir insoupçonnable : la radioactivité.

En étudiant les rapports de Mme Curie, des professeurs Soddy et Rutherford, on est frappé de la connexion intime, palpable, évidente qu'il y a entre les phénomènes d'activité mentale, sorte d'hypertrophie de certaines facultés et particulièrement de la volonté, avec les phénomènes de la radioactivité de la matière.

Disons d'abord que tous les éléments, — soit une centaine de corps, — sont radioactifs, et non pas seulement, comme on le croit volontiers, le radium ou quelques autres corps privilégiés. Tous les corps peuvent donc dégager de leur propre nature et sans secours extérieur : énergie, chaleur, électricité. Il y a déjà là une singulière analogie entre ces propriétés des corps et les propriétés des effluves de la croyance spirite.

Mais ce n'est pas tout. Déjà Pierre Curie disait il y a quelques années sans équivoque : « Les phénomènes radioactifs sont si variés, leurs manifestations sont si diverses et si répandues dans l'univers, qu'on doit les prendre en considération dans les études de sciences naturelles et particulièrement de physiologie et de thérapie, dans la météorologie, dans la géologie. »

Les manifestations du fluide magnétique proprement dit ne sont ni moins variées, ni moins répandues, ni moins curieuses.

***

Le grand reproche fait par les savants officiels au fluide magnétique est que sa chaleur ne tombe pas sous l'action du calorimètre, que son énergie électrique ou dynamique n'influence pas l'électromètre, enfin que ses rayons occasionnellement lumineux, ou plutôt phosphorescents agissent le plus souvent sans être perceptibles. Sans doute mais voici la réponse :

Olivier Lodge parlant de la difficulté qu'il y a à observer le mouvement (il s'agissait du mouvement certain mais improuvable de l'éther), dit : « *Si tout*

l'univers avait la même température, quelle que soit du reste cette température, rien ne serait visible. Le monde extérieur n'existerait pas, du moins en tant que vision. La visibilité dépend de la radiation, ou plutôt des différences de radiation. Il faut qu'il y ait des différences de radiation pour frapper nos sens, car nos sens ne s'accordent pas de l'uniformité. C'est la présence générale de l'éther, c'est son uniformité, c'est son influence universelle dans l'espace qui nous rend si difficile l'observation. Pour observer un objet, il faut qu'il se différencie des autres. Mais alors chaque mouvement physique est transmis par l'éther et son énergie radioactive. »

De chaleur et d'énergie impondérables ; de visibilité rare ou nulle, les effluves magnétiques n'en sont pas moins des réalités et nos sens ne sont pas insensibles à leur radioactivité. Ce n'est qu'une partie minuscule du problème si important de l'existence de la radioactivité générale de la matière. Ce sont les mêmes émanations tant étudiées aujourd'hui produites non seulement par les corps, mais encore par le sol, l'atmosphère, les gaz de l'air et même les eaux. Tout ce qui nous entoure en un mot est doué de cette énergie qu'il y ait une analogie entre les émanations spirites d'une part, les rayons radioactifs d'autre part, les rayons soit cathodiques, soit positifs de la pile électrique, enfin les rayons Röntgen ; il semble bien que ce soit là aussi l'opinion implicitement contenue dans les écrits du grand W. Crookes.

*
* *

Et de dire que la science psychique — perdant son nom et sa qualité de science occulte — puisse et doive être unifiée avec la science proprement dite n'est que formuler une fois de plus le vœu le plus ardent de tous les spirites. C'est le sujet de l'éloquent appel que voici, prononcé par O. Lodge et par lequel je ne pourrai mieux conclure qu'en le reproduisant *in extenso* : « Quoique parlant *ex cathedra* et en qualité de représentant de la science orthodoxe, je suis obligé maintenant de descendre pour me placer à un point de vue personnel, et voici ma propre opinion après trente ans d'expériences et de recherches psychiques.

« J'ai débuté sans parti pris ou plutôt avec un peu de cette hostilité habituelle. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails ni de discuter des faits dédaignés par la science orthodoxe ; toutefois je ne peux m'empêcher de me rappeler qu'une parole prononcée du haut de cette chaire n'est pas une parole éphémère ; mais qu'elle est vivante et sera soumise à la critique de générations encore à naître, dont la connaissance ne pourra être que plus étendue et plus profonde que la nôtre.

« Votre président, par conséquent, ne saurait être lié par les entraves de l'orthodoxie actuelle, ni limité aux croyances à la mode aujourd'hui. Par

esprit de justice, tant pour moi-même que pour mes compagnons de travaux, je dois risquer de déplaire à mes auditeurs présents, en déclarant non seulement que nous croyons à ces sciences qui sont aujourd'hui éventuellement regardées comme occultes, en déclarant que nous croyons qu'elles pourront être examinées et soumises à des méthodes scientifiques scrupuleuses ; en déclarant encore que déjà les faits ainsi examinés m'ont convaincu que mémoire et affection ne sont pas limités à cette actuelle composition de matière grâce à laquelle elles peuvent se manifester présentement, mais que notre personnalité persiste au delà de la mort corporelle.

« L'évidence pour moi est que l'intelligence désincarnée peut, dans de certaines conditions, entrer en contact avec nous par le côté matériel ; qu'elle tombe ainsi indirectement dans le champ de l'enquête scientifique ; que graduellement nous pouvons atteindre la compréhension d'une existence plus développée, peut-être même éthérée, ainsi que des conditions réglant notre commerce à travers l'abîme.

« Un corps de savants dignes de confiance a dès aujourd'hui posé le pied sur le rivage d'un continent nouveau, riche peut-être en aventures, mais déjà plein de promesses. »

M. RICHARD NICOLAS.

La Voix du Guide Invisible

Amie ! qui envoyez les vibrations de votre voix dans l'espace,
Dites-nous les secrètes pensées de nos chers invisibles ;
L'Echo fidèle les portera jusqu'à notre cœur
Qui demande l'espérance et la foi !

M. C.

Invocation à W. Stead

28 novembre 1912.

Comme moi et avec le même sentiment il (1) vous conduit.

Pour exprimer ce que nous avons à dire, nous avons besoin de fidèles intermédiaires ; que votre âme évolue par la confiance, se rapproche de nous, et soit avec nos fluides dans un complet abandon. Nous vous guidons, n'en doutez pas ; soyez à nous et faites ce que nous vous suggérons.

Vous aurez des communications bien sincères par vos guides, et vous devez avoir confiance. Vous êtes tout envoyée, dans des conditions de détache-

(1) W. Stead.

ment matériel absolu, d'isolement, d'abnégation. Peu ont souffert comme vous, peu comprennent l'existence par le côté fraternel qui s'impose par la foi ; peu sont livrés à eux-mêmes par la perte de tout ce qu'ils aimaient, et votre cœur conserve solidement gravées les premières instructions d'une éducation spirite qui remonte à plus d'un demi-siècle.

Mon Amie, faites l'instruction des médiums dès que vous comprenez que c'est possible.

Priez pour ceux qui souffrent sur la terre et dans l'infini ; aidez au développement de l'âme qui expie, qui répare ; soyez bonne et charitable, sans mesure, et regardez autour de vous, avec la lumière de la foi ; ne laissez rien souffrir dans l'ombre.

Agissez, Amie, vous êtes l'action et la prière ; la douceur que vous recevez d'en haut, la consolante affection que vous donnez à tous, est un don que vos guides répandent sur vous.

Amie, répandez votre cœur par tous les moyens ; si le secours moral est un devoir, l'aide matériel est aussi une obligation. Le bien doit se faire au moment où on en a l'occasion et ne pas se remettre au lendemain. Une chose promise ne doit jamais s'oublier, ce serait manquer à sa parole, ce serait mentir.

Un avancement vers la perfection n'est possible qu'en allant toujours en avant, en n'apportant jamais du retard dans une œuvre de bien et de charité qui réclame le plus d'heures, le plus d'activité possible. Ne vous reposez pas, améliorez tous les jours la pensée de la veille. Veillez à détruire les imperfections, et soyez disposée à agir avec énergie, comme il sera nécessaire ; toute action qui doit être dirigée par la fraternelle pensée du bien, ne peut être négligée.

Amie, ne vous laissez pas dominer par les choses matérielles, elles n'ont pas l'importance qu'on leur donne.

Amie, faites un recueil de ces communications ; elles iront plus tard, comme un souffle de l'invisible, caresser la plaie humaine qui ne peut guérir ; mais il adoucira les crises douloureuses que rien ne peut soulager, sinon, la parole de nos Anges, la parole descendue des cieux, et l'amour que Dieu met dans nos cœurs ; alors, vous pénétrerez dans les consciences, vous pousserez à l'action du bien, et vous saurez que le chemin le plus sûr et le plus court, pour arriver à nous, c'est d'abord de descendre dans les sous-sols, où la misère est cachée, et, sans la surprendre, lui donner cette douce chaleur qui réconforte les plus faibles ; dans de tièdes brises, lui dire : Espérance ! relever une épave et la mettre à flots, faire revivre la foi et l'Amour ! Nous y arriverons, mon Amie, ayez confiance.

JULIA

Pour extrait : MARG. CROUZET.

LES AMES EN FÊTE

Un bruit épouvantable avec un roulement de pierres, un choc énorme comme un formidable coup de tonnerre retentit, semblant détruire et anéantir à jamais l'univers tout entier. Plongée dans les ténèbres, respirant avec peine, je me croyais frappée par la foudre. Lentement ma respiration devint normale et je vis une douce clarté envahir l'atmosphère. Elle semblait venir de tout en haut, d'un foyer énorme et incandescent ; elle ruisselait à flots, inondant un espace immense d'une lumière blanche aux reflets transparents d'opale avec des papillonnements d'or, et dans cette lumière infinie, des infinités de petites lumières palpitaient; les unes pâles et vacillantes avaient des lueurs de chandelles, d'autres, plus brillantes, avaient la blancheur froide et crue d'un bec Auer ou d'une lampe à arc, d'autres enfin, belles et majestueuses, étalaient somptueusement leur nappe de lumière comme d'énormes phares et toutes, grandes ou petites, se heurtaient, se mêlaient, se confondaient pour ne former qu'un tout avec des envolées de flamme vers le grand foyer de vie.

De ces milliers de flammes qui s'enlaçaient et tournoyaient avec grâce, des milliers d'âmes s'échappaient avec des glissements plus doux que des frôlements d'ailes. J'en reconnus beaucoup et je les revis toutes comme je les avais vues dans d'autres rêves, avec leurs souples draperies blanches et leurs traits idéalisés. A mesure qu'elles arrivaient, des fleurs naissaient sous leurs pas, des guirlandes, comme des traînées de lumière, se balançaient mollement au-dessus de leur tête, semant leurs pétales et leurs parfums. L'atmosphère s'emplissait d'odeurs grisantes et suaves et les fronts se couronnaient de fleurs, de fleurs belles et blanches comme les longues robes. Tout semblait se parer comme pour une fête ; des âmes surgissaient de toutes parts pour aller vers la grande lumière, et tout ce que la terre peut contenir d'Art divin s'élevait jusque là-haut ; de beaux vitraux aux teintes d'améthyste, gardant encore des parfums et des vapeurs d'encens, arrivaient comme des carrosses étincelants ornés de mille pierreries et l'on voyait peu à peu leurs personnages s'animer : les paupières battaient, les poitrines se soulevaient et, se dépouillant de leur cadre comme d'une splendide sortie de bal, ils allaient parmi les autres âmes avec les mêmes glissements très doux. C'était de douces jeunes filles dans des poses d'extase, des paysannes tenant une quenouille ou un tablier plein de fleurs, des hommes rôtissant sur un gril, de jeunes vierges avec un bel enfant tout nu dans les bras des Jésus morts qu'on ensevelissait, des Jésus glorifiés au nimbe d'or, des Jésus simples et bons parlant aux foules et tous ces Jésus, depuis les « Jé-

sous » figés et sévères des mosaïques de Byzance ou de Ravenne jusqu'aux Jésus hâves et convulsés du moyen âge, se fondaient en un seul Jésus très beau, couronné de fleurs, vêtu de blanc et qui menait avec lui la foule qui le suivait.

Des fresques aux teintes plates, des saintes surgissaient. Ici, un bateau les amenait ; là, elles descendaient glorieuses d'un bûcher ; de nobles guerriers aux froides armures, des rois aux longs manteaux fleurdelysés, de belles dames coiffées du henniu, de pauvres enfants au caraco bleu ou marron, au jupon de futaine, des moines aux figures d'ascètes que le temps avait encore jaunis dans leurs cadres arrivaient par masses. Des statues qui ornaient des cathédrales ou des tombeaux ouvraient lourdement leurs yeux de pierre et redressaient, majestueux, leurs formes gigantesques avant d'arriver là-haut. Les mosaïques d'or se dépouillaient de leurs riches personnages aux poses raides et figées, aux gestes hiératiques ; des évêques qui pontifiaient avec leurs mitres et leurs habits sacerdotaux se courbaient devant la grande lumière ; puis venaient encore d'autres saints avec une épée flamboyante, une moitié de manteau ou une harpe d'or, et tous, grands ou petits, riches ou pauvres, perdaient leurs vêtements terrestres pour se parer de longues robes blanches et de couronnes de fleurs.

Maintenant, les grandes rosaces s'avançaient dans un déploiement de couleurs féeriques ; elles s'éparpillèrent en des milliers de morceaux et vinrent en masse multicolore, comme une pluie de joyaux, tomber auprès du grand foyer de vie et de beaux enfants apparurent, couronnés de fleurs dans des poses d'adoration gracieuse... La musique qu'on avait entendue jusque-là en sourdine, jeta dans l'air des notes de gaieté et de triomphe et les chants commencèrent. Aux modulations enfantines, légères et capricieuses comme des rires se mêlaient, plus tendres et plus mélodieuses, celles des femmes ; il y avait quelque chose de plus langoureux dans leurs chants, comme un peu de volupté mêlée à de l'amour, de l'adoration et de l'extase. Les voix d'hommes pleines et chaudes emplissaient l'air de majesté et tous étaient debout, les beaux enfants tout près de la grande lumière, puis un peu plus loin, hommes, femmes mêlés, placés selon leurs mérites ; et les chants vibraient toujours, prenant parfois des accents de prière, les guirlandes de fleurs continuaient à se balancer mollement, égrenant çà et là leurs pétales sur de nouvelles têtes qui arrivaient ; des massifs lumineux rasaient à peine le sol dans une buée d'or ; des arbres gigantesques offraient d'énormes fleurs blanches qui pendaient comme des grappes de lumière ; dans le lointain, les tombeaux grands ouverts attendaient leurs hôtes ; les grandes baies de pierre, vides et sombres au milieu desquelles les meneaux se dressaient semblables à des squelettes, attendaient leur verrière ; et les parfums, les chants se succédaient sans trêve. A présent les notes enfantines partaient en fusées, arrivaient les

premières là-haut, gardant leurs accents joyeux où se mêlaient de vagues refrains de ronde; les autres grêles ou fortes, douces ou vibrantes semblaient embraser l'air de leur amour et les prières, les invocations montaient toujours plus haut avec les chants.

Sur la terre des gens à genoux priaient auprès d'un mort et de leur cœur s'échappait un rayon qui soutenait l'âme du disparu et l'aidait à s'élancer dans l'Au-delà. Certains étaient huit, dix, mais les rayonnements de leur cœur étaient faibles et l'âme ne pouvait arriver là-haut que très péniblement ; d'autres n'avaient près de leur dépouille qu'un homme, une femme ou un enfant et l'âme près de laquelle l'enfant pleurait arrivait la première. Dans un coin triste et sombre un corps inerte restait seul à côté de l'indifférence humaine, mais des âmes descendaient prendre son âme et l'entraînaient doucement avec elles. Plus loin c'était une âme que de faibles prières et qu'un plus faible amour laissait seule dans l'espace. Elle semblait errer, indécise, à droite, à gauche, redescendait pour prendre son élan et remonter plus haut ; hélas ! ses efforts étaient vains. De là-haut de beaux visages lui souriaient pour lui donner du courage, des mains, des bras se tendaient pour l'aider, mais l'espace qui les séparait restait toujours le même... Alors sa poitrine haletait, sa bouche ouverte ne pouvait plus crier, ses mains tremblaient à force d'implorer, ses yeux s'exorbitaient, mais les chants redoublaient ; ils suppliaient, se faisaient humbles, se traînaient, remplis de pleurs et s'élançaient jusque là-haut, implorer la lumière... et la lumière accordait puisque l'Ame manifestait et que les bras qui demandaient grâce serraient les bras qui attendaient.

Le jardin immense s'illuminait encore, les guirlandes de fleurs laissaient tomber une nouvelle couronne, les parfums devenaient plus doux et les chants éclataient triomphants et joyeux comme pour une fête. C'était bien la vraie fête là-haut, le grand jour de pitié et de clémence ou les âmes rachetaient d'autres âmes. Leur bonheur fait du bonheur de l'humanité éclatait en cantiques d'amour et de reconnaissance. Peu à peu ils allèrent en diminuant et bientôt on ne les entendit presque plus. Les saints reprirent leur rigidité de pierre, leurs yeux demeurèrent vagues et fixes, les robes, les longs manteaux gardèrent immuablement leurs plis et, figés dans leur pose, ils s'en allèrent chacun respectivement dans leur cadre, leur fresque, leur tombeau, leur longue verrière et disparurent dans un éclaboussement d'or, de rubis et de saphirs. Tout là-haut le foyer restait incandescent, projetant sa lumière infinie sur des infinités de lumières qui palpitaient.

JEANNE.

LE BUREAU DE JULIA

Nous apprenons que Miss Estelle Stead, est à son grand regret, dans l'obligation d'abandonner, pour le moment, l'idée de rétablir le bureau de Julia, par la raison surtout qu'on ne peut être sûr d'avoir toujours à sa disposition de bons médiums, ceux-ci préfèrent rester indépendants, plutôt que d'être attachés à un établissement spécial.

LA FOI

(Suite)

II. — La Foi et la Science

Oui, c'est la Science qui convertira les incrédules. C'est la Science qui les conduira à la Foi. C'est la Science qui les initiera aux deux éléments de la Foi : la croyance à l'immortalité et la croyance en Dieu. Rien n'est plus facile à prouver, — je pourrais presque dire syllogistiquement.

1° La croyance scientifique à l'immortalité

Si une Science existait qui démontrât : d'une part que l'âme, pendant la vie, est indépendante du corps, qu'elle se borne à se servir du corps, mais qu'elle peut, à l'occasion, s'en passer et même s'en séparer ; d'autre part que l'âme peut, après la mort, comme elle faisait avant et par les mêmes moyens, se manifester aux vivants ; qu'elle peut, ainsi, invisible ou visible, exercer à nouveau tous les modes de son activité intellectuelle et de son activité physique défuntes, parler, écrire, agir ; qu'elle peut, en un mot, revivre la vie des vivants ; si une science existait qui révélât ces deux catégories de faits, cette science n'établirait-elle pas, en conséquence, et sans conteste, en premier lieu qu'il est probable que l'âme survit, en second lieu qu'il est certain que l'âme survit ?

Or cette Science existe ! Elle a fait ses preuves, fourni ses titres. Elle se recommande — elle s'impose ! — par les résultats de ses recherches comme par la qualité de ses chercheurs.

A. — *Résultats des recherches.* — Cette Science a porté ses pas et fait de merveilleuses découvertes dans les deux voies qui conduisent, d'une part à la présomption, d'autre part à la certitude de la survivance humaine. Elle a démontré que l'âme est indépendante du corps pendant la vie, et que

l'âme se manifeste après la mort comme pendant la vie. Et, ces deux vérités, elle les a fondées sur des faits imprenables, grâce à quoi elle a résisté à toutes les objections.

Elle a prouvé, d'une part, que l'âme est indépendante.

Elle a montré que « la vie mentale déborde la vie cérébrale », « qu'il doit y avoir infiniment plus dans une conscience humaine que dans le cerveau correspondant », que le rôle du cerveau est « de traduire en mouvements une petite partie de ce qui se passe dans la conscience », que « le cerveau est un organe de pantomime et de pantomime seulement », que « tout se passe comme si le corps était simplement utilisé par l'esprit ». Vérité que Bergson — un officiel ! — a établie sur une argumentation scientifique irrésistible (1).

Elle a montré que l'âme n'a même pas toujours besoin « d'utiliser le corps », qu'il est des cas où elle peut se passer de ses services, qu'elle est capable, ainsi, chez certains individus et dans certaines conditions, de recevoir des informations, d'accéder à la Connaissance sans l'aide d'aucun des organes des sens, et, par exemple, de s'ouvrir directement par télépathie aux impressions d'une autre âme, et de percevoir directement par clairvoyance des événements dans l'espace — proche ou lointain — et dans le temps — passé ou futur. Pouvoirs dont les travaux de nombreux savants de tous pays, — et, en particulier, de la Société des Recherches psychiques anglo-américaine, — ont révélé l'indubitable existence (2).

Elle a montré enfin que l'âme, — c'est son chef-d'œuvre et le triomphe de son indépendance — est susceptible, dans certains états de l'être, d'abandonner temporairement son corps physique et, accompagnée d'un second corps, son subtil corps fluidique, son siège, son véhicule et son instrument, son vrai corps en un mot, qu'elle peut, invisible ou visible, continuer à penser, à sentir, à vouloir, à agir, à revivre enfin exactement comme elle fait, — mieux parfois qu'elle ne fait, — par le moyen et dans les limites de son corps physique. Fait dont les observations et les expériences de certains savants officiels et de nombreux chercheurs indépendants — les magnétiseurs en particulier — (Ochorowicz, Flammarion, Varley, Richet, Reichenbach, de Rochas, Durville, etc.) ont établi irrécusablement la réalité (3).

Et elle a prouvé d'autre part que l'âme, escortée toujours de son corps

(1) Voir sa conférence sur « l'âme et le corps », parue dans la Revue *Foi et Vie*, numéros du 16 décembre 1912 et du 1er janvier 1913, 85, avenue d'Orléans, Paris.

(2) Voir : *La Suggestion mentale*, d'Ochorowicz ; *Les Hallucinations télépathiques*, de Myers, Gurney, Podmore ; *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, de Flammarion ; *La Personnalité humaine*, de Myers ; *La Survivance humaine*, de Lodge, etc.

(3) Voir : *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts*, de G. Delanne, tome I : « les Fantômes des vivants ». Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

fluidique, est capable, dans certaines conditions, — et généralement en présence et à l'aide d'un médium, — de se manifester aux vivants après la mort de son corps physique comme elle faisait pendant sa vie ; qu'il lui arrive ainsi, invisible et parfois visible, en état d'éthérisation ou de matérialisation partielle ou totale, d'aller et venir, de déplacer un meuble, d'apporter un objet, d'émettre des sons, des lueurs, etc., comme aussi de délivrer des messages par l'organe d'un médium, ou par l'intermédiaire d'un objet matériel, ou par ses moyens propres ; qu'elle est capable, en un mot, de produire toutes les sortes d'actions physiques et de communications intellectuelles qu'on a accoutumé d'observer chez les vivants, et certaines autres même dont les vivants sont bien incapables. Phénomènes qui ont été constatés des milliers de fois depuis plus d'un demi-siècle dans tous les pays du monde par de nombreux savants, officiels et indépendants (Russel Wallace, Myers, Hodgson, Hyslop, Lodge, W. James, Crookes, Lombroso, Aksakof, Carl du Prel, Zœllner, P. Gibier, De Rochas, G. Delanne, etc.), comme aussi par d'innombrables chercheurs,— les spirites en particulier, — appartenant à tous les mondes de la pensée et de l'action, magistrats, officiers, hommes d'État, écrivains, etc. (Edmonds, R. Dale Owen, Florence Marryat, W. Stead, E. Nus, Vacquerie, V. Hugo, L. Denis, A. Valabrègue, J.-C. Chaigneau, Maxwell, etc.) (1).

Et la Science qui a apporté au monde ces deux grandes révélations, qui a démontré la réalité de l'indépendance de l'âme pendant la vie et la possibilité de ses manifestations après la mort, cette Science s'appuie sur des faits d'une valeur et d'une force telles qu'elle a résisté victorieusement à toutes les attaques. Celles-ci ont respecté, sans doute, les faits de télépathie et de clairvoyance. Trop de savants officiels — « matérialistes » même — les ont constatés, proclamés. On n'ose plus y toucher. Certains même s'en sont fait une arme (la bonne aubaine ! il faudrait les inventer, ces faits, s'ils n'existaient pas !) contre la thèse spirite. Mais les faits de dédoublement pendant la vie, les faits d'apparition et de communication après la mort, ont soulevé des objections fort vives, se sont fait des adversaires acharnés. Il en est qui mettent en doute la réalité même des faits. Animistes (2) et spirites seraient les jouets de l'illusion. Supercherie, disent les uns. Hallucination, disent les autres. Il en est qui, — plus renseignés, mais insuffisamment encore, — se contentent de mettre en question la vérité de l'interprétation que les spirites

(1) Voir: *Les Miracles et le moderne spiritualisme*, de R. Wallace; *Recherches sur le spiritualisme*, de W. Crooke; *La Personnalité humaine*, de Myers ; *La Survivance humaine*, de Lodge ; *Animisme et Spiritisme*, d'Aksakof, etc.

(2) Les animistes sont ceux qui reconnaissent et, au besoin, invoquent contre les spirites les manifestations transcendantales de l'âme humaine : télépathie, clairvoyance, dédoublement, etc.

donnent des faits. « Spiritisme? Allons donc ! Dites plutôt : animisme ! Les manifestations des morts sont le fait des vivants, médium ou témoins. Les phénomènes intellectuels? Voyez suggestion, auto-suggestion ! Les phénomènes physiques? Voyez magnétisme ! Les matérialisations en particulier? Voyez dédoublement, voyez idéoplastie ! »

A toutes les objections, forte des seuls faits, la nouvelle Science a réponse décisivement.

« Fraude? » dit-elle. « Parfois, oui. Pas toujours ! Le plus souvent, non ! Lisez les compte rendus des expérimentateurs. Considérez les conditions, considérez les résultats de certaines, de nombreuses expériences. Remarquez le contrôle exercé avant la séance, les garanties qu'offre le médium, le local, l'assistance. Le médium? On l'a fouillé de fond en comble. On lui a changé ses habits. Pas de masque, pas de mousseline, pas de ficelle ! Rien dans les mains, rien dans les poches, ni ailleurs. Voyez-le relégué dans un coin, enfermé dans sa cage, ligotté dans son sac, relié au galvanomètre. Le local? C'est celui de l'opérateur, un savant, un sceptique. On a fermé, on a scellé les portes, les fenêtres. Pas de trappe ! L'assistance ? Des parents, des amis intimes, curieux et défiants. Pas de compère ! Remarquez maintenant le contrôle exercé pendant la séance, la surveillance braquée vers le médium, les yeux qui ne le perdent pas de vue pendant les séances en plein jour, les brusques éclairs de lumière destinés à le surprendre au cours des séances obscures, l'examen constant du galvanomètre chargé de l'épier, etc. Remarquez enfin le contrôle exercé après la séance, l'inspection finale du local, du médium, des scellés apposés à l'un, des liens imposés à l'autre, etc... Et dites si de telles conditions permettent l'intervention de la fraude ! Et examinez d'autre part les phénomènes obtenus, dans ces conditions, en présence de certains opérateurs, Crookes, Lombroso, Aksakof, etc., lévitation d'objets ou de personnes, apparitions de mains se produisant en pleine lumière du jour ou en pleine lumière du gaz ; matérialisations et dématérialisations totales et à vue de formes humaines en présence de nombreux témoins ; apparition identifiée par un ami présent qui tout de suite la reconnaît, l'embrasse, s'entretient du passé avec elle, etc., etc. Et dites, dites, si la fraude — fût-elle possible ! — est capable de produire de tels résultats (1) !

« Une bonne fois pour toutes, qu'on s'informe avant de juger !

« Hallucination? *A priori*, ce n'est pas impossible. Mais... Voyez-vous bien

(1) Il y a belle lurette que la question de la fraude ne se pose plus dans l'esprit des gens informés, et il serait affligeant, s'il n'était plutôt plaisant, de la voir posée publiquement, d'une façon générale, de nos jours encore par tel prestidigitateur sans science dans tel quotidien sans conscience. « De toutes les explications imaginables, celle qui n'invoquerait que l'imposture et la supercherie serait, sans contredit, la plus extraordinaire et la moins vraisemblable... Je le repète, dès qu'on a pris pied dans cette étude, les soupçons se dissipent sans laisser de traces... » (Macterlinck. *La Mort*, p. 88-89.)

une assistance de huit, dix, douze personnes et plus, hallucinée collectivement, subitement, totalement, identiquement?... Et cette anomalie se reproduisant immanquablement toutes les fois que des gens s'assemblent pour observer un phénomène psychique? Et le témoignage des plaques photographiques, des empreintes, des moulages, obtenus dans les conditions de contrôle les plus irrécusables, qu'en faites-vous (1) ?

« Allons, allons, qu'on s'informe ! »

Ainsi dit la nouvelle Science, et voilà établie la réalité des faits !

Et, soucieuse de défendre aussi l'explication qu'elle en donne, la nouvelle Science poursuit :

« Magnétisme, les phénomènes physiques ? Assez souvent, oui ! Mais, souvent aussi, ils sont d'une telle puissance ou d'une qualité telle que la seule « force odique », que la seule énergie fluidique du médium est bien incapable de les produire. Un déplacement d'objet, une lévitation de personne pesant plus de 100 kilogrammes, un apport de fleurs, etc., peuvent-ils être le résultat de l'action magnétique du médium ? Que son fluide aide à la production du phénomène, soit ! Mais qu'il en soit l'unique auteur, non, non ! Et quand on voit, quand on touche l'auteur du phénomène, quand on voit ou qu'on touche la main qui déplace un objet, qui apporte des fleurs, etc...? Et quand le phénomène physique s'accompagne d'une manifestation intellectuelle ? Quand les « raps », quand les mouvements de la table, etc., produisent un message ? Oui, je sais, il se peut — et il arrive — que la « personnalité seconde » du médium emploie et dirige mystérieusement sa force fluidique et en tire ainsi des effets intelligents. Mais quand le message obtenu par un moyen physique est d'une teneur, d'une forme telle qu'il est absolument impossible qu'il émane du médium? (on en trouvera plus loin quelques exemples). N'y a-t-il pas, en ce cas, collaboration d'une pensée et d'un fluide extérieurs au médium ? Et ce cas est loin d'être rare !

« Encore une fois, qu'on s'informe !

« Dédoublement, les apparitions matérialisées? Oui, parfois. Mais quand la même apparition se manifeste, identique à elle-même, en présence de médiums différents? Quand plusieurs apparitions différentes se manifestent en

(1) L'accusation de truquage, en particulier, qu'on porte contre toutes les expériences de photographie ou de moulage spirites — sans en excepter aucune — est absolument fausse et injuste ! Il y en a de truquées. Il y en a d'authentiques. Il faut qu'on le sache! On en trouvera la preuve dans *Animisme et spiritisme* d'Aksakof et dans *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts* de G. Delanne. Qu'on lise ! Qu'on lise ! C'est le mot qu'il convient et qu'il ne faut pas se lasser de répéter. Et c'est le mot qu'on refuse d'entendre ! « C'est leur droit (de n'avoir que « mépris et pitié ») pourvu qu'ils aient lu avec conscience ce livre et les autres compte rendus. Il ne le font ordinairement pas, et nous sommes excusables de ne pas faire grand cas de l'opinion de gens qui sont mal informés. » Lodge. *La survivance humaine.*

même temps en présence d'un même médium? Quand l'apparition est totalement dissemblable, en ses traits physiques et mentaux, du médium? Quand l'apparition est absolument semblable en ses traits physiques et mentaux à l'ami défunt d'un témoin ?

« Qu'on s'informe ! Qu'on s'informe !

« Idéoplastie, alors, projection matérialisée d'une image mentale? Cela arrive. Mais je répète : un médium est-il capable de créer ainsi, artificiellement, trois, quatre, cinq apparitions à la fois ? Se peut-il que des médiums qui ne se connaissent pas forment exactement la même image, une image aussi complexe et mouvante qu'une personnalité humaine? Et puis, voyons ! voyons ! Une création factice qui marche, qui respire, qui parle, qui écrit, qui me connaît, qui m'entretient de notre passé commun, qui a le visage, la voix, les gestes, l'écriture, l'âme de mon ami décédé, que le médium, notez bien, ne connaît pas ; une création factice qui vit, dans l'ensemble, comme vous et moi, et qui, plus spécialement encore, ressuscite à la perfection la vie inimitable d'un mort, — d'un mort, je le répète, que le médium n'a pas connu ! Non ! non ! convenez que c'est un peu trop fort (1) !

« De grâce, de grâce, qu'on s'informe !...

« Suggestion, enfin, ou auto-suggestion, les communications intellectuelles? Souvent, oui ! Mais, souvent aussi, non ! Considérez le fond de certains messages, les développements improvisés, car ils sont, souvent, la réponse immédiate à une question posée *ex-abrupto*, de spéculations abstraites, littéraires, philosophiques, scientifiques, considérablement au-dessus de l'intelligence du médium, et parfois des témoins; les déclarations de faits, reconnus exacts après vérification, totalement en dehors de la connaissance du médium et des témoins et dont, souvent, le communicant lui-même n'avait pas connaissance pendant sa vie, « et qui ne peuvent avoir été appris par lui qu'après sa mort » (Myers), et dites si le médium est capable de tirer de sa conscience ou de sa subconscience des notions ou des faits qui n'y existent pas, et si les témoins sont capables de transmettre au médium des notions ou des faits qu'ils ne trouvent pas davantage dans leur conscience ou dans leur subconscience? Considérez aussi la forme de certains messages : les uns reproduisant à la lettre le style et l'écriture du décédé (le médium étant dans l'impossibilité absolue d'avoir pu se procurer un de ses autographes) ; les autres délivrés en une langue que le médium ignore : langue étrangère (tel médium, la fille du grand juge Edmonds écrivant jusqu'à dix langues qu'elles ne connaît pas), langage des sourds-muets, langage télégraphique. Considérez encore l'instrument de certains messages : les communications obtenues par la main d'illettrés qui, normalement, ne savent pas écrire, et de nour-

(1) Voir *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts*, de G. Delanne.

rissons qui, normalement, ne peuvent pas écrire. Considérez enfin les circonstances physiques qui accompagnent certains messages, et qu'il arrive que l'auteur de la communication est vu, non seulement, dans certains cas, par un médium voyant, mais, dans d'autres cas, quand il est matérialisé en partie ou en totalité, par tous les assistants. Et dites, dites, enfin, si l'auto-suggestion et la suggestion sont capables de produire de pareils miracles (1)!

« Qu'on s'informe! Qu'on s'informe! Qu'on s'informe! »

Ainsi parle la nouvelle Science! Et c'est ainsi que toutes les vagues successives des objections se sont brisées tour à tour, et toujours se briseront, poussière vaine, au roc des faits, et que la nouvelle Science a triomphé de ses adversaires, uniquement parce qu'elle sait et qu'ils ne savent pas!

B. — *Qualité des chercheurs.* — Et les résultats de ses recherches tirent un surcroît de prestige de la qualité de ses chercheurs. On trouve parmi eux quelques-uns des représentants les plus éminents de la science et de la philosophie. Une science qu'illustrent les noms de Lombroso, de Zöllner, de Myers, de W. James, de Lodge, de Wallace, de Crookes, etc., ne peut-elle, même *à priori*, inspirer confiance? Et si l'on songe, d'autre part, que ces savants, ces penseurs, ont abordé cet ordre de recherches non seulement sans complaisance, mais, — tous — dans une disposition d'incrédulité et de scepticisme, et, — certains — dans un esprit de défiance, voire d'hostilité; si l'on songe que néanmoins ces recherches leur ont paru, tout de suite, assez dignes d'intérêt et de considération pour qu'ils en vinssent à leur consacrer toute une partie de leur existence, dix, vingt, trente ans; si l'on songe que tous furent vaincus d'abord, ensuite convaincus par les faits, contraints d'abord d'en accepter la réalité, puis, après un temps d'arrêt plus ou moins long, — parfois considérable — à l'explication animique (2), obligés enfin, par la force des choses et la pression des faits, d'accepter l'explication spirite (3); si l'on songe enfin à la fermeté sereine de leur conviction, à la netteté courageuse de leurs déclarations (on n'aurait, pour les citer, que l'embarras du choix); si l'on considère toutes ces circonstances personnelles relatives à la conversion de ces hommes de génie et de vaillance, n'in-

(1) Voir : *Animisme et spiritisme*, d'Aksakof; *La survivance humaine*, de Lodge; *Recherches sur la médiumnité*, de G. Delanne (Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris).

(2) A laquelle ils rendirent d'ailleurs un très grand service, donnant de la sorte droit de cité dans la science et accréditant par suite auprès du public les faits de télépathie, de clairvoyance, de magnétisme, de dédoublement, etc.

(3) Suggestive, en particulier, l'évolution du célèbre Hodgson, d'abord tombeur de médiums et démolisseur de spirites, puis animiste obstiné, enfin spirite convaincu, qui, après dix ans de recherches, au cours desquelles Mme Piper lui avait fourni cependant des preuves de médiumnité merveilleuses, refusait encore d'accepter catégoriquement la thèse spirite, et se vit enfin contraint d'y venir, nettement et loyalement, la treizième année! (Voir *Recherches sur la médiumnité*, de G. Delanne, p. 355 et suiv.).

clinera-t-on pas à passer de la confiance que leur nom inspire à l'adhésion à la cause qu'ils servent? Si la nouvelle Science vaut, d'abord, évidemment par l'importance de ses découvertes, l'importance de ses découvertes ne se rehausse-t-elle pas du prestige éminent de ses chercheurs?

Ainsi se sont révélées au monde avec éclat les deux vérités les plus importantes peut-être que le monde ait vu luire encore. L'animisme a montré que l'âme est indépendante du corps. Le spiritisme a montré que les morts peuvent se manifester aux vivants.

Donc enfin (qu'on veuille bien se souvenir de mes prémisses) il s'avère que l'âme survit à la mort du corps. C'est probable, sous-entend l'animisme. C'est certain, affirme le spiritisme. Puisque l'âme, dit le premier, peut, pendant la vie, vivre sans le corps, qu'est-ce qui pourrait bien l'empêcher de vivre sans le corps après la mort? Puisque l'âme, dit le second, manifeste, après la mort, une vie véritable, c'est donc, évidemment, que l'âme ne cesse pas de vivre après la mort. Écoutez Bergson, un animiste — timoré, pourtant! — : « Si... la vie mentale déborde la vie cérébrale, alors la survivance devient si probable que l'obligation de la preuve incombera à celui qui nie bien plutôt qu'à celui qui affirme » (conférence citée). Écoutez Hodgson, — un spirite : « Je crois (à « l'existence après la mort »). La démonstration m'a été faite de façon à m'ôter même la possibilité d'un doute. » La survivance humaine est donc un fait, un fait d'observation et d'expérimentation, un fait de science. Et ainsi, comme je l'annonçais d'abord, la croyance à l'immortalité (1) — premier élément de la Foi — est véritablement une certitude de science.

2° La croyance scientifique en Dieu

En peut-on dire autant du second élément de la Foi, de la croyance en Dieu? Oui, dans une large mesure, quoique dans un sens un peu différent.

Si la nouvelle Science, sur la foi des Esprits, dont elle a démontré l'existence certaine dans l'autre monde et la manifestation possible dans notre monde; si la nouvelle Science, éclairée à la fois des lumières de deux mondes, enseignait que la Loi de l'Evolution, — dont nous n'avons sur terre qu'une connaissance partielle, susceptible de nous égarer à des conclusions erronées et amères, — est une loi de justice parfaite, dont le bienfait assure aux destinées humaines, en dépit — et en réparation — des misères terrestres, un développement infaillible, progressif, indéfini, de puissance, de vertu et de bonheur; si la nouvelle Science, par la voix des Esprits,

(1) Évidemment, qui dit « survivance » ne dit pas proprement « immortalité ». La survivance se prouve. L'immortalité ne se prouve pas, du moins par le fait. Mais qui, croyant à la survivance, pourrait douter de l'immortalité?

apportait aux hommes une telle révélation, ne prouverait-elle pas, — indirectement sans doute et par voie de conséquence, mais avec, néanmoins, quelle force d'évidence! — qu'il se trouve au centre de l'Univers, un Principe souverain d'intelligence et de sentiment, un Cerveau et un Cœur infinis, d'un mot un Dieu?

Or telle est justement la révélation de la nouvelle Science apporte aux hommes. Elle nous a fait connaître les conditions de vie des habitants de l'Au-delà. Elle nous a fait connaître les lois qui président à leurs destinées ultra-terrestres : loi de conservation, en vertu de laquelle ils gardent tous les traits essentiels et caractéristiques de leur identité intellectuelle, sentimentale, morale, même physique, leur forme, leur caractère, leurs affections, leurs idées ; loi d'action et de réaction, en vertu de laquelle ils sont heureux ou malheureux dans la mesure du bien et du mal qu'ils ont fait, et de la sorte de bien ou de mal qu'ils ont fait ; loi d'évolution, c'est-à-dire à la fois de progrès et de progression, en vertu de laquelle ils sont promis sûrement à des destinées de plus en plus élevées, sous la réserve qu'ils n'y accèdent que graduellement; loi d'adaptation, en vertu de laquelle ils se transportent ou plutôt sont attirés successivement vers les régions de l'espace ou les modes d'existence que leur assignent leurs mérites, leur corps fluidique (dont la densité varie selon la qualité de l'âme qui l'anime) répondant automatiquement et nécessairement à l'appel des forces magnétiques du plan spirituel — et de celui-là seulement — qui correspond à sa substance : admirables règles de pédagogie cosmique, si l'on peut ainsi dire, dont le système des « sanctions naturelles » de Rousseau et de Spencer est une application puérile mais un exemple suggestif; lois d'impeccable harmonie et d'équité idéale, combien supérieures aux lois humaines! qui expliquent et réparent l'incohérence et l'injustice — apparentes, mais flagrantes — des destinées terrestres. Vue d'en bas, une brève vie d'homme, que la mort tranche, offre un spectacle déconcertant et désolant; vue d'en haut, l'immense vie humaine, que la mort libère, est un chef d'œuvre de logique et de justice, merveilleusement propre à enchanter la raison et le cœur des hommes (1).

Telles sont les sublimes vérités que la nouvelle Science a recueillies de la bouche des Immortels. On dira peut-être que s'il lui est possible de prouver que les morts vivent, il est impossible à elle de montrer comment ils vivent; que, si c'est elle, sans doute, qui a découvert l'existence des Esprits, ce sont les Esprits eux-mêmes qui nous ont découvert leur mode d'existence, et qu'ainsi nos connaissances sur la vie d'outre-tombe ne sont pas à proprement parler le produit de la science, mais le produit de la révélation ; et qu'en

(1) Voir *Le Livre des Esprits*, d'Allan Kardec, et *Après la Mort*, de Léon Denis (Librairie des Sciences psychiques).

dernière analyse enfin, si l'on est bien obligé de croire aux informations de la science (et encore !), il est permis de douter des informations des Esprits, d'autant plus légitimement d'ailleurs qu'elles nous parviennent par la voie des médiums et qu'il s'y glisse ainsi une nouvelle chance d'imposture ou d'erreur. Je conviens volontiers qu'une révélation n'a pas la valeur probante d'un fait, que les relations invérifiables des habitants de l'autre monde n'ont pas la même vertu persuasive que les expériences positives des savants de notre monde, que la Révélation, en un mot, étant objet de Foi, semble n'être pas, — et, à vrai dire, — n'est pas rigoureusement matière de Science. Mais je ferai observer qu'il y a révélation et révélation, — celle des différents cultes et celle des spirites, — l'une qui prétend venir d'un Dieu, être hypothétique, inaccessible à la science humaine, l'autre qui vient effectivement des Esprits, êtres réels dont la nouvelle science a démontré l'existence et la manifestation. La première n'est qu'affaire de Foi. Est-il abusif de penser que la seconde est en même temps et presque au même titre affaire de Foi et de Science? Je sais aussi que, borné là, mon raisonnement serait spécieux, et n'aboutirait à rien moins qu'à exiger créance pour tous les rapports des Esprits, pour toutes les communications des médiums, sous prétexte qu'on ne peut plus mettre en doute l'existence des uns et des autres. Mais si j'ajoute que la Révélation spirite est le produit de communications identiques (1) obtenues sur tous les points du globe depuis bientôt trois quarts de siècle (les Esprits se seraient-ils donné le mot pour induire en erreur — à quelle fin ? — les hommes?) par d'innombrables médiums de mentalités extrêmement diverses; que certains d'entre eux avaient fait, par ailleurs, et merveilleusement, leurs preuves, comptant parmi les plus grands médiums qui aient existé, que nombre d'entre eux étaient absolument étrangers, et d'autres, même, absolument hostiles d'abord aux enseignements que transmettaient leurs messages, n'en ayant jamais entendu parler ou n'en voulant pas entendre parler, — ce qui les mettait à l'abri de l'auto-suggestion et de la suggestion, — ne pensera-t-on pas que, dans ces conditions d'unanimité et d'authenticité, la révélation spirite, bien qu'elle soit, de sa nature, invérifiable scientifiquement, a presque autant de chances de véracité que les communications médianimiques les mieux établies, et qu'elle relève donc, au même titre que celles-là, de la nouvelle Science, qu'elle est, enfin, comme elles, affaire de science? Et ne pensera-t-on pas que j'avais raison d'annoncer d'abord que c'est la Science — la Science spiritualiste — qui a démontré l'harmonie de la destinée des hommes, comme c'était la Science

(1) Seule, la question de la « Réincarnation » semble avoir divisé les Esprits, les uns enseignant qu'elle existe, les autres qu'elle n'existe pas; mais cette divergence de leurs vues sur ce point spécial ne rompt pas l'unité de leur doctrine au sujet des lois générales de l'évolution humaine.

déjà, — la Science matérialiste — qui avait démontré l'harmonie de la vie des choses et des mondes, du brin d'herbe à l'étoile, de l'infiniment petit à l'infiniment grand.

Et n'ai-je pas, enfin, le droit de dire (qu'on veuille bien, ici encore, se rappeler mes prémisses) :

Donc, c'est la Science qui prouve Dieu ? Ce Dieu, que le tableau des misères terrestres dérobe aux regards douloureux des hommes à courte vue ; ce Dieu que le spectacle des merveilles cosmiques révèle cependant à l'intuition ravie des hommes au sens profond ; la nouvelle Science l'atteste irrésistiblement, en découvrant aux yeux de tous, — de tous ceux du moins qui ne se ferment pas volontairement les yeux — que l'harmonie qui préside aux évolutions des mondes préside aussi, malgré les apparences, à l'évolution des hommes : harmonie qui ne peut, être que l'expression d'une Pensée suprême et d'un suprême Amour (1). « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. » Oui, des hauteurs où la nouvelle science nous élève, des sublimes sommets de l'Immortalité, Dieu se voit mieux (2). Et ainsi, si Dieu n'est pas, comme la survivance, objet d'observation et d'expérimentation scientifique, il n'en est pas moins objet d'induction scientifique ; et la croyance en Dieu, — le deuxième élément de la Foi, — pour n'être pas, comme la croyance en l'immortalité, une certitude de la science, n'en est pas moins, à proprement parler, une suggestion de la science (3).

3° Conclusion

Et c'est ainsi que la science, dans son dernier progrès, mène l'homme à la Foi, aux deux cimes consécutives de la Foi. Concours providentiel ! En un temps où, plus que jamais, la Foi était nécessaire à l'homme, privé, faute d'elle, de sa vertu et de sa joie, et où, d'autre part, elle était plus que jamais impossible à l'homme, incapable de croire désormais sans preuves; en un temps de matérialisme amoral et mélancolique, de positivisme athée et tyrannique ; en un temps où il n'y avait que la Foi qui pût sauver l'homme, et où il n'y avait que la Science qui pût sauver la Foi, voilà que les découvertes de la Science sont venues rendre la vie à la Foi, et que les hommes ont pu retrouver le bienfait de la Foi ! Oh ! la divine Sagesse, qui

(1) Voir l'œuvre, de part et d'autre sublime, d'Allan Kardec et de Léon Denis.

(2) Aussi les Esprits — mieux placés que les Hommes pour en juger — sont-ils à peu près unanimes à proclamer l'existence de Dieu. Ce trait de leur Révélation est bien aussi à considérer !

(3) Il est évident néanmoins que si la Science nous suggère que Dieu doit être, elle est bien incapable de nous faire entrevoir comment il est. Mais la question n'est-elle pas secondaire ? Et ne savons-nous pas que l'électricité existe, bien que nous ignorions encore ce qu'elle est ?

a suscité la Révélation des Esprits juste au moment où la Foi fléchissait, et où en même temps la science se préparait à démontrer l'existence des Esprits, partant à sanctionner leur révélation ; juste au moment, en d'autres termes, où la Foi devenait indispensable, et où, impossible encore la veille, elle allait devenir possible !

La Science d'hier avait aidé, par ses lacunes et ses sophismes, à tuer la Foi. Bénie soit la Science nouvelle qui l'a ressuscitée !...

Mais la plupart des hommes ignorent ce miracle ? Hélas ... Aussi faut-il que demain le sache ! Il faut que, dès demain, l'École en soit saisie ! Il faut que, dès demain, la Science nouvelle et la Foi nouvelle règnent à l'École.

Veut-on me permettre — ce sera, sur ce point, mon dernier mot, — de dire pourquoi et comment?

HENRI BRUN.

(*A suivre.*)

Causeries Philosophiques

La déchéance et la révélation spirite

Dans la précédente *causerie* nous avons dit que l'esprit n'est pas appelé à progresser par la force même des choses et en quelque sorte malgré lui, mais seulement par un effet de sa volonté et d'un effort personnel. S'il ne fait pas d'effort, il ne progressera pas. S'il se complaît dans le vice, il descendra plus bas ; et rien ne permet d'assigner une limite à sa chute.

Cette manière de voir semble bien être partagée par le Dr Maxwell, qui dit : « Le progrès doit être considéré comme le résultat de l'effort personnel et il a sa contre-partie dans la possibilité de la régression. »

Ce qui suit, extrait des *Enseignements spiritualistes reçus par William Stainton Moses* (1), confirme nos déductions et nous fait voir quelle est la situation dans l'Au-delà d'un esprit dominé par ses passions :

« L'ivrogne conserve son ancienne soif, mais exagérée, aggravée par l'impossibilité de l'étancher. Le désir inassouvi le brûle et le pousse à rechercher les lieux témoins de ses vices d'autrefois, à entraîner des misérables comme lui sur la pente de la déchéance complète. Par eux il revit son existence antérieure ; il se désaltère, avec une féroce satisfaction, par les excès qu'il les incite à commettre, et ainsi son vice se perpétue augmentant la masse de péché et de douleur...

(1) Un vol. in-8° de 316 pages, Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix 5 fr.

« L'âme va à la vie spirituelle avec les goûts, les prédilections, les habitudes, les antipathies de sa vie terrestre. Nul changement, sauf l'accident d'être libéré du corps. L'âme, qui sur terre avait des goûts bas et des habitudes impures, ne change pas sa nature en sortant de la sphère terrienne pas plus que l'âme qui a été vraie, pure, progressiste, ne devient basse et mauvaise par la mort...

« Nous vous avons déjà fait entrevoir comment les âmes, qui se dégradent volontairement, arrivent de chute en chute à rendre la rénovation difficile. Toujours préférer le mal au bien engendre la haine du bien et le besoin du mal... Nobles aspirations, désirs de sainteté et de pureté, divine ardeur, tout est submergé ! L'Esprit est entouré d'impures influences qui éteignent en lui la moindre lueur morale ou intellectuelle. Le cas est périlleux...

« Cette tendance du péché corporel à se continuer est l'une des plus effroyables conséquences de la volontaire et grossière transgression aux lois de la nature. L'Esprit, qui a uniquement vécu pour et par les satisfactions matérielles, erre, après la mort de son corps, partout où l'appellent ses anciennes voluptés ; il revit sa vie corporelle dans les vices de ceux qu'il attire au péché. Si vous pouviez voir les sombres esprits, faisant foule, partout où les vicieux se réunissent, vous sauriez quelque chose des mystères du mal. L'influence de ces vils Esprits facilite la chute persistante et ne montre qu'infranchissables obstacles à celui qui aurait une velléité de retour. Chaque misérable est le centre d'un groupe malfaisant, qui met une ardeur féroce à le ravaler à son propre niveau. »

Les communications spirites signalent bien souvent la perversité et la malfaisance de certains esprits de l'Au-delà. La presse nous apprend fréquemment à quel degré d'ignominie tombent, à quelles passions dégradantes se livrent certains hommes, issus même parfois de classes sociales élevées, bien que l'abjection soit plus fréquente dans les classes inférieures. On remarquera facilement une concordance entre ces deux sources d'information établissant que les habitudes contractées pendant la vie se conservent après la mort, ce qui est d'ailleurs logique. La réciproque est également vraie ; en venant à la vie, l'esprit apporte ses acquis antérieurs.

Ce n'est pas brusquement que se fait la descente ; elle est progressive, et rien ne nous fait apercevoir un point d'arrêt à partir duquel commencerait inévitablement le relèvement. Nous avons fait voir, dans la précédente causerie, l'inefficacité de la souffrance à ce point de vue, d'autant plus que si elle est fréquente chez celui qui se souille, elle n'est cependant pas générale. Nous avons dit combien l'expérience profite peu, surtout à ceux qui pensent à jouir plutôt qu'à observer. La volonté conserve une action prépondérante et chacun peut se complaire dans le mal comme dans le bien. C'est

au début, lorsque les passions sont peu prononcées, qu'il est le plus facile de réagir contre elles et que la moralisation sera le plus efficace. C'est sûr l'enfant qu'il faut agir si l'on veut préserver l'homme fait. Si l'enseignement donné à la jeunesse produit de mauvais résultats attestés par le développement de la criminalité, c'est qu'il éteint tout idéal divin et toute idée d'une justice imminente.

La métempsycose

La métempsycose est la doctrine d'après laquelle l'âme pensante, immortelle, peut habiter successivement des corps différents. Elle a été admise dans l'antiquité par les peuples les plus divers, dans l'Inde, en Égypte, en Grèce par Pythagore et Platon. Elle a été reprise par certains philosophes contemporains tels que Fourier, Jean Reynaud et Pierre Leroux. Elle s'accorde parfaitement avec notre système qui admet que l'esprit est indestructible et éternel et qu'il est capable de chutes et de progrès.

Les savants modernes, absorbés et rendus orgueilleux par leurs découvertes successives et nombreuses en chimie, physique, physiologie, anatomie, etc., portant toutes sur la Matière, ont pensé que celle-ci, mieux étudiée, leur donnerait la clé des lois de l'univers. Mais il faudrait pour cela que l'Intelligence ne soit qu'un phénomène, une résultante, et non quelque chose par elle-même. Dans ces conditions, toute idée de transmigration est forcément exclue de leur système.

Le *monisme*, qui attribue tout au mouvement ou à un dynamisme universel, ne saurait, pas plus que le *matérialisme*, admettre l'existence d'une âme indépendante, capable d'habiter successivement des corps différents.

Les religions actuelles professent le *théisme* et attribuent tout à un Dieu créateur dont elles s'intitulent les représentants. L'homme, qu'il faut flatter pour en faire un adepte, est son œuvre la plus belle. Supposer que son âme peut habiter plus tard le corps d'un animal serait lui faire injure et le rabaisser. Mieux vaut le menacer d'un enfer éternel s'il se montre rebelle aux enseignements de l'Église.

Le peuple s'est rangé suivant ses inclinations sous la bannière du savant ou celle du prêtre. Il n'est pas resté de partisans pour la métempsycose, bien qu'aucune raison sérieuse n'ait été élevée contre elle. Elle a été étouffée par la mode, capricieuse et irraisonnée comme toujours. Mais son cas n'est pas jugé. Elle peut reprendre du terrain sous l'empire d'une philosophie plus saine. Elle est toujours à la disposition du penseur pour lui donner la solution de certains problèmes.

Pour bien comprendre l'homme, il faut considérer, comme nous l'avons fait observer dans une précédente causerie, qu'il participe de deux évolutions

distinctes, celle du corps physique, seule envisagée généralement par les savants et qui vise les transformations de l'organisme étudiées par l'anatomie comparée, la physiologie, etc., et celle de l'âme qui a trait au développement des passions, des instincts, des caractères, etc., de laquelle dépendent les rapports sociaux et qui est plus spécialement du ressort du moraliste. En envisageant la chose d'une autre façon, on peut dire qu'il y a l'évolution de l'individu et celle de l'espèce.

Les spirites admettent que l'évolution se fait dans le périsprit et nous sommes avec eux sur ce point. Mais nous ferons une division dans celui-ci et nous en distinguerons deux : l'un propre à l'individu, l'autre particulier à l'espèce. Si le premier est l'œuvre de l'esprit auquel il sert d'enveloppe, il n'en est pas de même du second qui doit plutôt être attribué à des spécialistes. Notre corps de chair est fabriqué par nous ; nos vêtements, nos habitations sont faits par d'autres; mais ils nous appartiennent, ils sont à nous quand nous en avons pris possession ; nous pouvons les quitter et en changer, ce qui n'est pas possible pour notre personne.

De même l'âme, c'est-à-dire l'esprit lié à son corps fluidique dont il ne peut jamais se séparer, peut s'unir momentanément, et pour une existence terrestre, au corps fluidique d'une espèce vivant sur la terre et qui pourra être celui d'un animal aussi bien que celui d'un homme. Nous pouvons habiter une cabane aussi bien qu'un château, porter des haillons ou un vêtement de soie. Cela n'influe pas sur notre moralité, mais nous fait apparaître différents et gêne ou favorise nos rapports avec les autres hommes.

Cette distinction de deux corps fluidiques séparés, mais pouvant s'unir, nous donnera plus tard l'explication de bien des énigmes. Ainsi, nous pouvons ne voir dans le végétal qu'un seul corps fluidique, celui de l'espèce. Celui de l'individu, inséparable de l'intelligence, ne s'y trouve pas. L'*od* appartient à l'espèce, comme le fluide vital, ainsi que les *doubles*. Nous reviendrons plus tard sur ces divers sujets.

Nous avons fait remarquer que les défauts qui nous viennent d'une existence animale ne sont pas graves et disparaissent eux-mêmes peu à peu dans l'existence humaine. Il en est autrement des vices contractés dans celle-ci car le milieu tend constamment à les développer au lieu de les corriger. Quel sera alors leur aboutissement ? Que deviendra dans la suite l'esprit descendu le plus bas dans l'humanité ? N'y a-t-il pas danger pour lui et pour les autres humains à ce qu'il revienne parmi eux lorsque tout espoir de relèvement est perdu ? Ce serait alors le progrès incessant du mal ; et ce progrès-là ne s'observe pas.

De même qu'il ne se produit sur notre globe aucune accumulation d'hommes parfaits bien qu'il y en ait qui se perfectionnent constamment, les êtres malfaisants ne s'y accumulent pas non plus. Il y a pour les uns comme pour

les autres une issue ailleurs lorsqu'ils ont atteint un certain degré de développement soit dans le bien, soit dans le mal.

Il semble alors tout indiqué que l'Esprit malfaisant passe dans le corps d'un animal où ses défauts ne pourront plus s'aggraver, où ils seront appelés à s'atténuer et à disparaître finalement par la force même des choses. La métempsycose se présente donc comme une voie de rénovation pour l'esprit dégénéré. Le passage de l'âme dans le corps des bêtes peut effacer les tares humaines qu'elle a contractées en supprimant tout ce qui les alimente et les entretient. La purification peut être longue, mais elle doit aboutir avec le temps s'il est vrai que l'animal puisse s'élever jusqu'à l'homme. On ne saurait admettre que le passage puisse s'effectuer dans un sens et non dans l'autre.

La métempsycose peut donner une explication satisfaisante des facultés surprenantes que manifestent les chevaux d'Elberfeld, de ces chevaux qui ont appris à calculer, additionner, soustraire, extraire des racines carrées, dire d'eux-mêmes des choses compréhensibles au moyen d'un tableau conventionnel, et qui manifestent en ce genre des différences individuelles dans leurs aptitudes. Si leur esprit a passé par l'humanité, il peut avoir appris bien des choses qui restent dans son subconscient et qu'un dressage bien approprié suffit à réveiller, alors que l'idée première ne saurait leur en être inculquée et arriver à ce degré de développement s'ils ne l'avaient pas déjà possédé. L'intervention d'un esprit faisant lui-même les calculs n'est pas admissible car le cheval ne pourrait lui servir de médium qu'à la condition d'avoir un cerveau déjà familiarisé avec les mots et les chiffres. En admettant cette intervention on tombe forcément dans le cas précédent en ce qu'il suppose des dispositions innées provenant d'une existence humaine. D'ailleurs il serait possible, selon nous, de distinguer à certains détails si ces chevaux agissent comme médiums ou d'après leurs propres inspirations. Ce qui en a été dit est en faveur de ce dernier cas.

Une bonne partie du genre humain est certainement en voie de progrès, et la transmigration dans le corps d'un animal ne menace que ceux qui se dégradent au lieu de s'améliorer, sans être pour eux un aboutissement fatal. Si la régression est possible sans que rien d'absolu viennent l'arrêter, elle n'est cependant pas inévitable. Il suffit que l'individu *veuille* modifier son orientation, sa tendance et qu'il fasse un effort vers le bien pour être remis immédiatement dans la voie du relèvement. Il aura certainement beaucoup de peine pour remonter la pente qu'il a descendu, mais il ne continuera plus à s'enfoncer.

Les exemples de retour sur soi-même, de remords, de lutte contre les mauvais instincts ne manquent pas. Dernièrement les journaux ont signalé le cas d'un assassin ayant échappé pendant quatorze ans à la justice et qui

est venu après ce délai se remettre entre ses mains pour expier son crime. Le remords lui était venu à la suite de prédications évangéliques qui lui avaient fait apercevoir l'énormité de son forfait. Les saintes écritures, le nouveau testament surtout, sont le meilleur livre pour éveiller les bons sentiments et provoquer un examen de conscience. Les retours au bien, quoique nombreux, ne se produisent cependant que chez une infime minorité de ceux que leurs vices entraînent et ils sont d'autant plus rares que les passions ont pris davantage d'empire.

Le petit nombre de ceux qui se reprennent et se relèvent parmi ceux qui sont en train de se perdre fait voir l'immensité du danger et l'importance du service rendu en provoquant ce revirement, qui évite à un être humain une expiation pénible dont il est impossible de déterminer la durée ni la rigueur. Parmi les divers moyens à employer, l'exemple est un des meilleurs et il profite tout particulièrement à celui qui le donne. Lorsqu'il vient de haut, il est généralement suivi parce qu'on a une tendance naturelle à se modeler sur ceux qui sont au-dessus de soi et dont la situation est enviée. Aussi nos gouvernants devraient-ils être eux-mêmes ce qu'ils désirent que soient leurs administrés. Par leur conduite il nous fournissent la mesure exacte du souci qu'ils prennent de la moralité du peuple.

Le langage. — L'homme et les animaux.

Le langage est un moyen artificiel employé par l'homme pour communiquer à ses semblables ses pensées, ses sentiments, ses intentions, ses connaissances, ses goûts, ses désirs, etc., c'est-à-dire tout ce qui lui est personnel, intérieur et ne peut être vu, entendu, compris par autrui lorsqu'il ne le veut pas. Il n'y a d'artificiel que le procédé employé et qui est loin d'être partout le même, car il y a un grand nombre de langues et de dialectes ; la faculté est naturelle et attachée à l'espèce ; il suffit aux humains d'en faire usage pour arriver à se faire comprendre. L'animal ne la possède pas, ce qui lui empêche d'exprimer ce qu'il ressent intérieurement.

Non seulement il ne peut arriver en aucune façon à l'écriture et il ne le tente même pas, mais encore les sons qu'il émet ne traduisent que quelques impressions très limitées. De même ce qu'il peut saisir de nos expressions est très restreint et n'a guère rapport qu'à la satisfaction de ses besoins ou à des faits qu'on répète fréquemment devant lui. Certaines espèces sont susceptibles de dressage, jamais d'éducation. L'homme arrive assez vite à pouvoir converser avec ses semblables qui ne parlent par la même langue, jamais avec un animal, ni les animaux entre eux.

Le langage est la clé de nos connaissances. Par lui nous profitons de ce qu'ont appris nos contemporains et ceux qui nous ont précédés. L'animal en est réduit à son expérience personnelle sans pouvoir profiter de celle d'au-

rtui. Aussi lui est-il impossible de faire aucun progrès matériel ; il fait aujourd'hui ce qu'il faisait il y a des milliers d'années. Le père Enfantin était dans l'erreur quand il prétendait que la supériorité de l'homme lui vient de ce qu'il a asservi les autres animaux, ce qui lui a donné la sécurité et permis d'accumuler des richesses. Il ne la tient en aucune façon des hasards d'une lutte. Sous le rapport des moyens naturels de défense, il est le moins bien doué. Mais il sait et les animaux ne savent pas ; il a pu apprendre et les animaux ne le peuvent pas. Et le savoir rend les peuples civilisés supérieurs à ceux qui ne le sont pas ou le sont moins; à plus forte raison rend-il l'homme supérieur aux bêtes.

On se convaincra des avantages de pouvoir se comprendre mutuellement en observant qu'on ne peut pas aborder les mathématiques sans connaître la valeur des lettres et des signes dont il y est fait usage. Si les ouvrages des savants ne sont pas accessibles au vulgaire, c'est surtout parce qu'il y est fait emploi de mots dont il ne saisit pas la signification et non pas parce que les matières traitées sont au-dessus de sa portée. Ce mur qui sépare ceux qui savent de ceux qui ne savent pas est franchissable pour l'homme ; il ne l'est pas pour l'animal. Le progrès matériel résulte du langage, non de l'accumulation des richesses. Celles-ci le facilitent certainement ; mais elles n'en sont pas la base. Elles sont vite dilapidées par des barbares, tandis que l'homme civilisé les crée, et d'autant plus rapidement qu'il est plus instruit et plus travailleur.

Il y a donc sous le rapport des moyens de communiquer une différence essentielle et caractéristique entre l'humanité et l'animalité. Mais observons de suite qu'elle n'existe que pour l'état incarné. Elle disparaît pour l'esprit du moment que celui-ci peut percevoir la pensée d'autrui et se l'assimiler sans le secours des mots et de ce qui s'y rapporte. La barrière qui sépare l'homme de la bête est donc relative à leur état terrestre, au corps fluidique de l'espèce et non à la nature de leur esprit. Les dissemblances spirituelles ne résident que dans les divers degrés d'élévation morale et intellectuelle et elles sont de même nature que celles que présentent les esprits des humains entre eux. La séparation porte sur les demeures, non pas sur les habitants, ce qui fait entrevoir une permutation possible. On admet généralement que le passage peut avoir lieu de l'animal à l'homme. Il n'y a aucune raison pour qu'il ne puisse pas s'opérer en sens inverse, c'est-à-dire de l'homme à l'animal.

Comme nous l'enseigne la fable d'Esope, la langue est la meilleure et la pire des choses. Par elle nous sommes initiés à des connaissances que nous ignorerions longtemps, sinon toujours, et que l'expérience nous apprendrait bien difficilement ou pas du tout. Mais elles peuvent être bonnes ou mau-

vaises. C'est *la science du bien et du mal* qui par la langue se présente à notre libre choix.

Observons ce qui nous est offert par les livres, les journaux, les spectacles divers. Nous ne tarderons pas à remarquer que notre vertu est moins excitée que nos vices. Nous pouvons lire de bons livres ; il y en a ; mais ils sont moins répandus et nous paraissent quelquefois moins attrayants que les mauvais. Le théâtre nous présente une leçon morale à dégager par un travail de réflexion et enjolivée de grivoiseries et de libertés qui, sans aucune peine, nous divertissent et nous initient au mal en même temps. Nous pouvons pénétrer dans une église, assister à un culte et en sortir édifiés. Mais nous pouvons aussi fréquenter des lieux de débauche et en sortir corrompus. Et leur nombre est plus grand ainsi que les acheminements qui y conduisent. De tout cela les bêtes ne reçoivent aucune impression en bien ni en mal, précisément à cause du langage dont elles sont privées, ce qui les empêche de comprendre et d'être influencées.

Réfléchissons à nos rapports avec nos amis, nos connaissances. Dans la conversation, la jeunesse surtout s'excite au mal plutôt qu'au bien. On aura honte de parler de piété, de religion, de choses divines. On tirera vanité de quelque méfait. Chacun cherche à faire preuve de licence et non de sagesse. On s'étonne qu'à notre contact les peuples inférieurs, soumis à notre domination, contractent rapidement tous nos défauts et aucune de nos belles qualités. C'est bien simple cependant. Nous étalons les premiers, nous nous en faisons gloire ; nous avons honte des dernières, nous les cachons. L'homme à demi civilisé, séduit par notre supériorité, imite ce qu'il voit, ce que nous lui montrons, et il se corrompt. L'animal est préservé de ce danger parce qu'il n'a pas la parole. Il profite de nos soins plus éclairés et s'améliore pendant que son maître se dégrade.

Il est donc rationnel de penser que l'esprit de l'homme qui aura été faible et sans volonté, qui n'aura pas su se tracer une ligne de conduite et la suivre, résister à la tentation, aux pernicieux exemples, qui se sera laissé aller aux funestes entraînements et ne pourra plus remonter la pente qu'il aura descendue, il est rationnel de penser, disons-nous, que cet esprit-là puisse passer dans le corps d'un animal où ses mauvaises passions et ses vices seront désormais comprimés et non excités. Ne trouvant plus aucun aliment qui les entretienne et favorise leur accroissement, ils disparaîtront peu à peu par le développement d'instincts opposés. Le cheval, vers lequel vont bien des sympathies, peut-il, dans sa pénible existence, entretenir un défaut humain quelconque? Tandis qu'il contracte des habitudes de travail, d'endurance, de soumission et de sobriété qui peuvent paralyser des tendances à la paresse à l'insubordination, à la débauche, au libertinage, etc. D'autres animaux peuvent offrir des correctifs différents. Le champ est vaste ; il peut

suffire à tous les besoins et permettre l'étouffement de toutes les tares humaines.

L'animal n'est pas toujours un être inférieur en intelligence. Il a de la mémoire et du discernement. Il manifeste parfois des facultés d'observation qui nous étonnent. Nous les attribuons à des sens qu'il aurait et que nous n'avons pas, alors que la plupart du temps elles sont dues à une attention plus concentrée et plus soutenue. Le perdreau distingue le voyageur du chasseur ; il connaît les ruses de celui-ci et les déjoue bien souvent. Le renard flaire le piège et il s'y laisse prendre rarement. Le lièvre, peu intelligent cependant, connaît maint tour pour faire perdre au chien sa piste. Et chaque sujet s'est appris de lui-même sans avoir été enseigné autrement que par une mimique rudimentaire.

Les instincts de la bête, de l'insecte surtout, bien souvent nous déconcertent et témoignent d'un savoir bien supérieur au nôtre, mais venant de l'Au-delà puisque sa vie ne lui a pas permis de l'acquérir. Nous ne voulons pas le comprendre, bien que ce soit l'évidence même, parce que nous ne voulons pas admettre cet Au-delà qu'il atteste par des preuves bien visibles. Dans ses *Souvenirs entomologiques*, J.-H. Fabre décrit admirablement les soins que prend l'insecte pour assurer la venue à bien de sa progéniture qu'il n'a pas vue et ne verra jamais et dont il connaît cependant tous les besoins. Il fait ressortir les connaissances anatomiques et physiologiques nécessaires à certaines espèces pour pouvoir frapper de leur aiguillon leur proie ou lui comprimer les ganglions cervicaux juste à l'endroit voulu afin qu'elle soit paralysée et non tuée de façon à pouvoir la maîtriser rapidement, la traîner sans danger et la faire servir pendant quinze à vingt jours de nourriture fraîche à leur larve immédiatement après son éclosion.

« Les toiles d'araignées fournissent le plus remarquable exemple d'ingéniosité et de connaissance des principes fondamentaux de la construction qu'on puisse trouver... Il importe de noter que le hasard n'est pour rien dans ces constructions. L'espace utilisable est évidemment vu et mesuré par l'araignée avant qu'elle se décide à y construire et elle ne le fait que sachant parfaitement comment il lui faut s'y prendre. L'ensemble d'une toile d'araignée est en parfait équilibre. Chaque fil a la tension voulue pour résister aux balancements et aux secousses... Il est donc établi que l'araignée a le sens précis de la distance, de la résistance des matériaux, de l'équilibre, en un mot, de toutes les notions indispensables à l'art de la grande construction que l'ingénieur n'acquiert qu'après de longues et difficiles études et aussi par une pratique prolongée. Et c'est là qu'intervient entre l'araignée et l'ingénieur la grosse différence : les toiles les plus parfaites sont celles qui sont édifiées par les jeunes araignées ; dans celles des araignées plus âgées qui devraient être plus rompues à ce travail et l'accomplir sans aucune faute, on

relève parfois quelques négligences. L'éducation n'est donc pour rien dans tout cela. Nous nous trouvons en face de qualités innées... » (Lucien Chenaigne, dans *Le Journal.*)

Nul être, quel qu'il soit, ne saurait faire preuve de connaissances qu'il n'aurait jamais acquises ; aucun ne possède la science infuse. D'où vient à l'arachnide le savoir qu'il manifeste et qu'il n'a pas contracté dans son existence actuelle ? Il en a eu donc une autre plus élevée et qui lui a facilité l'acquisition des qualités qu'il applique. Il serait difficile d'éluder une pareille conséquence. Elle est en harmonie parfaite avec notre système et elle le confirme.

Si nous observions mieux les animaux en nous inspirant de l'idée qu'ils ont un esprit de même nature que le nôtre, qu'il est éternel comme lui, nous verrions que leur infériorité vient surtout des dispositions de leur corps de chair qui les enferment dans leur expérience personnelle sans pouvoir profiter de celle des autres sujets de leur espèce. Peut-être comprendrions-nous alors que cet emprisonnement ressemble fort à une punition.

La vie terrestre est une épreuve pour l'homme. Il est exposé à toutes les tentations et il ne peut y résister qu'à la condition d'avoir une volonté ferme et un jugement sain. Ces qualités sont plutôt rares ; mais elles sont nécessaires pour pouvoir s'élever. Le vice a de l'attrait pour beaucoup malgré les fâcheuses conséquences qu'il entraîne. Cependant il est facile de comprendre que le passage de l'esprit dans une sphère supérieure n'est possible qu'à celui qui s'est montré inaccessible au mal sous toutes ses formes et qui, dorénavant, saura toujours y résister. Tant qu'il ne sera pas parvenu à un état de pureté et de sainteté parfaits, il sera obligé de recommencer l'existence. S'il se complaît dans le vice, il pourra descendre jusqu'aux plus bas échelons. Et on n'en voit malheureusement que trop qui en approchent.

A moins de supposer que la réincarnation dans l'humanité est, pour l'esprit, un état perpétuel dont il ne peut pas s'échapper, il faut admettre qu'il y a deux portes de sortie, l'une vers Dieu, c'est-à-dire vers la perfection et qui élève au-dessus de l'humanité, l'autre vers l'animalité pour la purification des souillures et la mise en état de recommencer l'épreuve, l'une en haut, l'autre en bas. La métempsycose s'accorde donc avec la logique et avec l'idée de progrès par l'effort personnel et d'une justice immanente régissant l'univers.

L'enfer

A peu près toutes les religions, toutes les anciennes croyances admettent l'existence d'un enfer pour les âmes coupables, lieu où les réprouvés subissent leur châtiment. Mais elles ne s'accordent pas sur la peinture qu'elles

font de ce lieu et sur l'endroit où il se trouve. L'imagination paraît avoir eu la plus grande part dans les descriptions qui nous en sont données.

Nos déductions nous ont fait admettre que l'animalité est l'aboutissant des âmes perverses, le véritable enfer, et que c'est là qu'elles expient leurs fautes et les effacent. Nous ne nous séparons donc pas de l'idée de l'existence d'un enfer, idée qui, par sa généralité, paraît comporter un fond de vérité. Et nous ne voyons pas qu'il puisse y en avoir un autre que celui que nous indiquons. Il repose sur la réincarnation et il ne pouvait pas être conçu par ceux qui n'admettent pas le retour à la vie matérielle.

Nous n'avons pas à le décrire puisqu'il est visible et observable par tout le monde. Chacun peut se rendre compte de ce qui s'y passe et des peines qu'on y endure. Nous n'avons pas non plus à revenir sur les raisons que nous avons données de cette issue seule possible pour les âmes qui n'ont plus en elles-mêmes aucun espoir de relèvement. Mais nous devons examiner si la morale l'approuve ou le condamne et s'il est en harmonie ou non avec les actes de la justice humaine.

Celui à qui on parle de l'enfer est porté à douter de sa réalité si on lui en fait une peinture imaginaire, fantaisiste, contraire au bon sens et à la raison. Il ne saurait conserver le même scepticisme s'il l'a sous les yeux, s'il peut l'observer à tout instant, se rendre compte par lui-même des souffrances et des privations qu'il impose et des dures conditions auxquelles est soumis celui qui y est condamné. Il ne lui reste plus, comme moyen dilatoire pour renoncer à ses mauvais penchants, que l'espoir d'y échapper. Mais il est amené quand même à examiner sa conduite et cet examen seul peut l'arrêter sur une pente funeste. Il sera plus impressionné par la réalité toujours présente que par la fiction et l'effet ne pourra être que plus salutaire.

Notre conception ne présente donc que des avantages comme efficacité et résultat moralisateur. Reste à voir si elle s'accorde avec les sentiments humains et la justice immanente.

On a vu un colonel autrichien, un comte, fils du général commandant la place de Magdebourg, un prince d'Albrecht, cousin de l'empereur Guillaume II, un évêque et bien d'autres personnes ayant occupé un rang élevé, s'engager volontairement, comme simples soldats, dans la Légion étrangère pour expier des fautes et refaire leur honneur. Et ces faits se renouvellent fréquemment. Serait-il plus surprenant que, dans une prochaine existence, un Lacombe, un Bonnot, un Garnier, un Carrouy et d'autres de même acabit consentent ou soient contraints à venir traîner des tombereaux dans les rues de Paris ou ailleurs pour effacer leurs crimes et se débarrasser des instincts pervers qui les ont portés à commettre leurs forfaits ? Il n'y a rien de plus lourd à porter que le poids d'une faute. Celui qui se la reproche et regrette de s'y être laissé entraîner est prêt à tous les sacrifices pour la faire oublier.

Les mauvais jours ont un terme et laissent quelque répit ; le remords dure sans relâche tant que la faute n'est pas expiée. Et l'esprit ne voit-il pas celles qu'il a commises pendant l'existence qu'il vient de terminer?

Serait-il contraire au bon sens et à une saine équité que ceux qui se livrent par plaisir à la férocité et se réjouissent du sang qu'ils répandent, viennent pendant quelque temps alimenter nos boucheries en retournant à la vie? Y a-t-il un moyen plus propre à les rendre moins cruels? Et la perspective d'un tel avenir ne serait-elle pas le meilleur frein à leurs abominables entraînements? Pense-t-on que leurs instincts sanguinaires puissent disparaître d'une autre façon alors que, dans la presque généralité des cas, les mauvais penchants s'aggravent au lieu de s'atténuer? Celui qui est en voie de progrès, continue à progresser ; celui qui est saint, se sanctifie encore ; celui qui glisse dans le vice, continue la chute ; celui qui est impur, se souille de plus en plus. Telle est la remarque de l'Évangile, et les faits la confirment pleinement. Mais il faut pousser plus loin, voir si le mal est sans remède, s'il n'y a pas un point d'arrêt et en quoi il consiste. Et ce point d'arrêt, nous l'avons dit, c'est la vie animale.

Edmond Duez, qui a été administrateur judiciaire près le tribunal civil de la Seine, qui a joui à un moment donné d'une grande confiance de la part du Gouvernement et des autorités, qui a manié des fonds considérables et qui a mené la vie large, mais qui a abusé du crédit qui lui était accordé, a été envoyé par les tribunaux au dépôt des forçats à Saint-Martin-de-Ré où il doit terminer ses jours. Il est astreint au travail et il ne dispose d'aucune liberté. Son cas d'ailleurs n'est pas unique, tant s'en faut, car il n'est pas seul au bagne. Voudrait-on que la justice immanente ne puisse pas imposer à celui qui l'a méritée une déchéance aussi prononcée que celle que la justice humaine a infligée à Duez, au Dr Brengues qui de Nîmes alla à Nice tuer son beau-frère par esprit de vengeance et à tant d'autres? Si on lui reconnaît le même pouvoir, à quel rang devra-t-elle faire descendre les voleurs, les assassins, les meurtriers, ceux de qui rien de bon n'est à espérer? S'ils doivent reprendre une existence charnelle, leur place est tout indiquée dans l'animalité puisqu'ils se sont rendus indignes de l'humanité et qu'ils ne pourraient, parmi elle, que continuer à dégénérer.

Et on peut se demander s'ils ne seront pas aussi durement frappés par la justice divine, ceux qui font profession de propager la corruption, d'exciter les mauvaises passions, de combattre la vertu et de pousser au vice et à tout ce qui dégrade. Quoique mieux tolérés par les autorités et le gouvernement que les malfaiteurs reconnus, pourront-ils échapper à cette autre justice qui sonde les cœurs, juge des intentions, pèse toutes les actions et à laquelle rien n'est caché?

Les soldats sont soumis à une discipline sévère et ceux qui ne l'observent

pas sont punis durement. Pense-t-on que les condamnés aux bataillons d'Afrique, aux travaux publics soient dans une condition meilleure que l'animal ? Pour être convaincu du contraire, il suffit de les avoir vus, et à défaut, d'avoir lu les descriptions faites par les journaux, car ils n'ont rien exagéré. Ils n'ont pas plus de liberté, ils ne sont pas mieux soignés et ils ont cet inconvénient en plus de pouvoir se communiquer leurs impressions, aviver leurs souffrances, s'exciter au mal et s'y enfoncer davantage. Sous ce rapport l'animal est plus favorisé. La justice divine ne serait pas plus sévère que la justice humaine en enfermant l'âme coupable dans le corps d'un animal.

Les règlements militaires sont très sévères parce que ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre et la sécurité à l'intérieur et à l'extérieur assument une grande responsabilité envers leurs concitoyens. Mais les dirigeants des peuples, prêtres et hommes de gouvernement, qui ont une influence considérable sur les mœurs par leurs actes, par leurs principes et par l'exemple qu'ils donnent, n'assument-ils pas une responsabilité plus grande? Si leurs manquements sont soustraits à la justice humaine parce qu'ils en disposent eux-mêmes, pourront-ils se dérober à la justice divine ? Et ne seront-ils pas d'autant plus fautifs qu'ils auront recherché eux-mêmes les situations qui leur imposent des obligations considérables ? Que les ayant obtenues, ils auront poursuivi leur intérêt personnel et négligé celui dont ils avaient sollicité la charge ? Elles ne peuvent être que terribles les responsabilités des mauvais bergers qui aiguillent une nation dans une mauvaise voie.

La vie animale imposée comme punition à l'esprit qui a mésusé de la vie humaine, qui n'a pas observé les règles qu'elle impose et n'a pas rempli les obligations auxquelles il était tenu, n'a rien qui soit en discordance avec les punitions infligées par les hommes à ceux qui enfreignent leurs lois. Il y a seulement cette différence que les peines humaines ne portent pas en elles-mêmes une amélioration forcée de celui qui y est condamné. Il souffre en les subissant, mais il n'en retire aucune utilité pour son relèvement, s'il ne sait pas profiter de son libre arbitre pour faire un retour sur lui-même et suivre dorénavant une autre voie, ce qui arrive bien rarement. Tandis que la vie animale efface et fait disparaître, comme nous l'avons vu, les tares humaines par l'impossibilité de les entretenir et l'obligation de contracter des instincts opposés. La métempsycose comme moyen d'action de la justice divine a donc une grande supériorité sur les instruments de la justice humaine, autant que la divinité est au-dessus de l'humanité.

ÉDOUARD GUIBAL.

De la relation entre les règnes de la Nature et le progrès de l'esprit

L'Histoire Naturelle sépare la Nature en trois divisions : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal.

Au point de vue purement physique cette division est exacte, mais au point de vue spirite elle ne l'est pas.

En effet l'Univers résulte de l'union étroite de deux seuls principes : le principe spirituel et le principe matériel ; de leur alliance plus ou moins forte est née la diversité des corps répandus dans la Nature.

Ceci peut, au premier abord, paraître paradoxal mais résiste à toute critique.

En admettant la division de la Nature en trois règnes, devons-nous admettre pour chacun d'eux la liaison directe de l'esprit et de la matière ? Et, dans la négative, à quel ordre, quelle classe commence cette union ?

Autrement dit, peut-on supposer de la matière existant sans être unie et subordonnée à un esprit, et matière et esprit sont-ils indispensables l'un à l'autre ?

Indispensables et nécessaires l'un à l'autre certes, car l'esprit pour se produire a besoin de matière, et celle-ci resterait inerte et sans but productif si elle n'était pas dépendante et soumise à lui.

Mais devons-nous admettre cette nécessité absolue pour tous les aspects de la matière ?

Un arbre pense-t-il, réfléchit-il ? C'est un être vivant, par les racines il puise sa nourriture, par les feuilles il absorbe le jour de l'acide carbonique et la nuit de l'oxygène ; mais devons-nous pour cela lui accorder une âme ? Et, si nous l'admettons pour lui, devons-nous la refuser au minéral et à l'animal ?

Pour la clarté du débat, analysons chaque règne séparément et nous verrons alors jusqu'à quelles limites nous pouvons étendre la possibilité de l'union du principe spirituel et du principe matériel.

***

Abordons le règne minéral. Voici un bloc de pierre quelconque, il a été détaché d'une carrière, lui-même sera plus tard séparé pour les besoins du travail en plusieurs morceaux ; il est inerte, immuable, dépourvu de toute mobilité, de tout mouvement, il faut un travail extérieur pour le modifier ou le transformer.

Prenez-le, jetez-le au loin, il roulera le long des pentes du chemin, il restera où vous l'aurez mis jusqu'à ce que vous ou toute autre cause vienne le déplacer à nouveau.

Il n'a aucun besoin, il ne naît pas fortuitement, ne meurt pas, n'a pas de vie apparente dans le sens attribué généralement à la conception de la vie inséparable du mouvement.

Or, l'esprit ne va pas sans le mouvement, il est donc absent du minéral considéré dans son ensemble.

Nous disons dans son ensemble car si l'on considère ce bloc minéral dans sa composition intime, si l'on joint l'œil du microscope à notre faible vue, on s'aperçoit alors qu'il est composé d'une infinité de corpuscules, d'atomes, possédant chacun un mouvement propre dans un sens déterminé, réunis entre eux par les lois de l'affinité. Si, d'autre part, on vient à séparer le bloc primitif en plusieurs morceaux, les mouvements et les dispositions des molécules constitutives ne seront pas modifiés, tandis que dans les corps vivants organisés (végétaux, animaux), la moindre spoliation oblige les particules de la région atteinte à un travail supplémentaire de réparation ou à la désagrégation plus ou moins lente.

Et d'où vient cette différence ? C'est que le minéral n'a pas d'esprit directeur arrivé à un degré suffisamment avancé pour pouvoir retenir autour de lui les atomes nécessaires à la vie du corps qu'il incarne.

*
* *

Parlons maintenant du règne végétal. Voici une plante, elle pousse, elle croît à chaque printemps, la sève précieuse circule sans cesse en elle. C'est un être organisé pour une vie déterminée, qui vit, se nourrit, a besoin d'eau, d'air et le soleil.

Supprimez-lui l'eau, elle sèche et meurt ; mettez-la dans un endroit privé d'air, elle se tuméfie et meurt ; placez-là dans une cave où nul rayon solaire ne peut parvenir, elle dépérit et meurt.

Au contraire du minéral, si on la coupe en plusieurs parties on verra chaque fragment se désagréger lentement et l'on devinera alors qu'une vie réelle l'animait auparavant. Le minéral, nous l'avons dit, n'a pas d'existence réelle, pas de naissance, il ne meurt pas, il est immobile et reste à l'endroit où les événements l'auront placé ; la plante, elle, ne pousse pas au hasard, il faut un germe pour la produire, elle-même donnera des rejetons en nombre déterminé, mais par contre, comme le minéral, elle est immobile, ne se meut pas. Elle vit à l'endroit où elle est née et pour qu'elle se déplace ou soit déplacée il faut l'intervention d'une influence étrangère à elle-même.

Nous disons : la plante est immobile, donc elle n'a pas de liberté ! Elle

possède bien une vie, mais une vie inconsciente et limitée aux conditions physiques sous lesquelles elle est placée.

Possède-t-elle une âme ? Oui certainement, puisque l'arrangement des molécules constitutives dénote un plan aboutissant à un corps défini, à un ensemble de matière organisée pour une durée déterminée, une existence plus ou moins longue, et nous avons dit dans notre précédent article que tout corps organisé doué de vie doit être nécessairement allié à un esprit moteur par son désir, son besoin inné et essentiel de perfectionnement.

Mais l'âme dont la plante est animée doit être inférieure, elle s'essaye dans la vie végétale avant d'aborder le règne animal et nous devons la supposer élémentaire, à peine éveillée aux sensations de la vie, incapable de penser, la pensée supposant des actes libres. Or la plante ne peut produire aucun de ces actes libres, elle se contente de vivre selon les modes nécessitées par les conditions physiques du milieu où elle se trouve et la durée de son existence dépend seule de ce milieu et de sa nature.

Cette vie légèrement apparente la différencie cependant suffisamment du minéral; d'ailleurs la plante est pourvue déjà d'un système rudimentaire de perception, c'est un tissu organisé, possédant des besoins physiques et quelques sensations que l'esprit allié avec elle apprend à connaître.

Dans cette période végétale l'esprit naît à la vie spirituelle ; ses besoins, d'abord, s'affirment ; ses actes, plus tard, lui donneront une identité et feront naître son indépendance.

*
* *

En suivant le développement de notre pensée, atteignons maintenant le règne animal.

L'animal a une forme déterminée, un aspect spécial à chaque race, il naît il vit, il meurt, il marche, il court, il dort, il a faim, il a soif, il a chaud, il fatigue et a besoin de repos.

Tout dénote en lui un organisme compliqué et développé ; un esprit possédant un degré de progrès supérieur au précédent étudié dans la plante y est donc incarné.

Le végétal ne travaille pas, dans le sens communément attribué à ce mot, et par suite ne se repose pas, et nous constatons chez lui des besoins différents de ceux de l'animal, car celui-ci au contraire travaille et par conséquent a besoin de repos et tout travail oblige à supposer un effort intelligent, intellectuel, de l'esprit dont il ne peut pas ne pas être animé.

S'il travaille, se déplace, se meut, il est libre et par conséquent dirige ses actes et est affranchi de la passivité de l'âme du végétal.

Lorsqu'il est obligé de se déplacer pour chercher la nourriture nécessaire à son existence, il sait où il va et ce n'est pas le seul travail physique qui

l'oblige aux actes de la vie puisque son corps est indépendant du sol où il est né.

Son esprit pourvoit aux besoins du corps, mais cet esprit beaucoup le lui refusent ; on dit généralement que l'animal possède seulement de l'instinct, et lui accorder même une ébauche d'âme semblable comme la nôtre en essence semblerait bien osé ; et cependant pourquoi dire instinct pour la bête et âme pour l'homme puisque tous deux signifient également intelligence ?

Dans l'animal nous retrouvons les qualités du végétal : les besoins et la sensation ; en plus il a la liberté et cette liberté indique de la part de l'esprit un effort quelconque pour en user.

Le végétal a des besoins et, son immobilité le condamnant à trouver sur place sa nourriture, il mourra sur pied si pour une cause fortuite la terre vient à s'épuiser ; l'animal, par contre, possédant la liberté entière de ses mouvements, peut aller la chercher au loin par ses propres moyens.

Mais la classe végétale est logique dans l'ordre des choses, elle doit exister et est nécessaire pour le progrès graduel de l'esprit, car celui-ci à son début doit connaître le besoin et la sensation avant de posséder une liberté dont il ne saurait ni user, ni apprécier la valeur.

Dans la classe végétale la sensation existe seulement dans certaines plantes supérieures, les plantes inférieures ne connaissant que le besoin.

Ainsi l'esprit passe par des filières successives ; avant de devenir une force pensante et agissante il existe comme force inconsciente.

Le besoin développe peu à peu en lui la sensation, plus tard la sensation fera naître la liberté et de cette liberté se dégagera finalement la conscience du bien et du mal. A ce moment seulement il entrera dans la voie d'un progrès réel, dépendant entièrement de ses actions et dont, seul étant responsable, il recueillera les bons et les mauvais fruits.

Revenons à notre sujet. L'animal est libre, il doit profiter de sa liberté ; d'ailleurs le besoin naturel de sa conservation le pousse à se mouvoir et à agir.

Nous disons à agir, mais nous ne disons pas à raisonner car tous ses actes sont encore presque ou totalement inconscients.

Le lion, par exemple, chasse l'antilope et la tue par besoin : il a faim, il lui faut manger ; il cherche une proie et la dévore pour vivre ; il ne suppute pas l'acte commis, il est fort, il est puissant et se sert de sa force pour assurer son existence.

Que le hasard vienne le pousser à attaquer un animal d'une force égale à la sienne, il luttera pour vaincre et vivre, et comme il n'a pas encore conscience de sa liberté ni de sa valeur, elle se limite à sa conservation.

La classe animale renferme en elle-même un minimum et un maximum de progrès ; nous avons cité le lion féroce, employant sa force à détruire

les animaux d'une puissance inférieure à la sienne, mais il existe d'autres animaux chez lesquels on devine une âme plus élevée, plus avancée et où l'absolutisme des tendances matérielles commence à faire place à des sentiments plus doux et plus intelligents.

Ainsi le castor industrieux bâtissant de véritables huttes de terre maçonnées et dérivant les eaux des fleuves, sur les bords desquels ils vivent, avec des barrages de branches et de troncs de jeunes arbres, ne dénotent-ils pas un esprit travailleur et doué de certaines qualités d'ordre et d'ingéniosité ?

Plus près de nous, le chien renferme un esprit dévoué et sûr, capable des plus grandes abnégations et des plus grands sacrifices pour leurs maîtres ; combien d'hommes ne possèdent pas ces qualités !

En parcourant les diverses espèces animales, on saisit mieux le progrès continu de l'esprit rudimentaire qui d'abord s'affirme par des actes brutaux et sauvages, puis s'affine jusqu'à produire des chefs-d'œuvre de travail et de patience comme le nid des oiseaux ou la hutte du castor, et on le comprend alors digne d'entrer plus amplement dans la voie du progrès en abordant la classe humaine, aurore de la vie complète et sereine de l'esprit parfait.

***

Abandonnons maintenant l'échelle animale et parlons de l'homme.

En lui nous retrouvons toutes les qualités des êtres inférieurs; comme le végétal il a des besoins et des sensations et comme l'animal la liberté, mais en plus il a la conscience.

Sa conscience limite ses actes, il est libre d'eux, mais il les pèse, les supute, il réfléchit à leurs conséquences.

S'il a faim, il travaille, il sème, il recueille les fruits de son labeur ; s'il a soif, il boit, mais son intelligence aura pourvu à ses besoins.

En plus des animaux, au point de vue physique, il a la parole. Grâce à ce don qu'il a développé, il a pu se grouper avec ses semblables et de ces groupements est née la civilisation.

L'esprit de l'homme est généralement supérieur; parfois même de grands génies sont incarnés sur la terre et ces génies par leurs actes et leurs paroles font marcher le progrès à pas de géant.

L'homme enfin étudie la Nature, comprend ses secrets et l'asservit à ses désirs.

Nous traçons de lui un tableau presque parfait, mais hélas nous savons bien qu'il n'en est pas toujours ainsi ; selon sa plus ou moins grande conscience il se sert de sa liberté dans un but bien souvent attentatoire à celle des autres et sa valeur se juge à la force de sa conscience.

L'homme est placé au haut de l'échelle des êtres terrestres, il les domine tous par la puissance de son génie et son intelligence. Par son travail con-

tinuel il monte toujours plus dans le progrès et la science ; sa race seule est capable de ce perfectionnement.

*
* *

Résumons : la Nature au point de vue spirite se divise en deux principes : le principe spirituel et le principe matériel (1). Leur alliance produit sur la terre deux aspects physiques : le règne végétal et le règne animal ; quant au règne minéral, il est purement matériel dans son ensemble.

Le règne végétal et le règne animal ont une corrélation étroite et procèdent l'un de l'autre, car les formes qui les caractérisent sont une modulation physique nécessaire pour les phases diverses du progrès de l'esprit. Expliquons-nous.

L'esprit, pour parvenir au summum du progrès, passe par les états suivants : inconscience, besoin, sensation, liberté, conscience ; c'est là toute la loi.

Le progrès seul de l'esprit a déterminé dans la Nature la profusion et la diversité des espèces, car son développement intellectuel nécessite des corps organisés de plus en plus parfaits qui ne puissent pas être un obstacle dans la liberté de ses actes.

Les règnes végétal et animal, tels que nous les concevons physiquement, n'ont pas de démarcation absolue ; chaque classe possédant un minimum et un maximum de progrès, ainsi les limites maximum et minimum de deux classes se faisant suite l'une à l'autre se confondent.

*
* *

Nous avons défini en cinq stades le progrès spirituel de l'âme : inconscience, besoin, sensation, liberté, conscience, et nous avons parlé des quatre derniers mais pas du premier.

Comment devons-nous entendre ce mot : inconscience ? complète ou relative ?

La plante et l'animal ont une inconscience relative, mais au-dessous d'eux existe l'esprit à l'état absolument inconscient de tout, même de son existence.

De son existence en effet, car les esprits ont toujours été de tout temps indépendants l'un de l'autre, ils ont toujours existé (et par conséquent sont incréés (2) comme forces soumises aux forces supérieures qui ne sont

(1) Nous parlons ici au point de vue de conception purement terrestre, car la matière n'est qu'une illusion produite par les rencontres et les condensations des mouvements de l'éther universel.

(2) On ne peut admettre un seul instant la création des esprits, car d'où sortiraient-ils ? Comment peut-on penser que de rien on fasse quelque chose ? La matière est incréée, l'esprit également. D'ailleurs, supposer un instant la création d'un esprit comme possible serait admettre un ordre de choses contraire à la logique. D'ailleurs à quel besoin Dieu obéirait-

autres que des groupements de forces inférieures dirigées et groupées pour un but déterminé.

Avant d'avoir connu le besoin, premier éveil de l'indépendance absolue, l'esprit a été un centre moteur de mouvements dépendant de mouvements plus puissants, mais capable par la suite des circonstances nées de ces mouvements mêmes de s'affranchir de la tutelle des autres.

Et qui est-il lui-même ? C'est un *atome-éther* et sa qualité primordiale est le mouvement, et la condensation des mouvements réunis de plusieurs *atome-éther* produit ce qu'on appelle les *atome-matière* ou points de rencontre des vibrations de l'éther universel.

Dans un prochain article nous démontrerons l'éternité de l'existence de l'esprit incréé et l'irréalité de la matière qui est pour nous un effet, une sensation de mouvements plus ou moins rapides.

EMILE CAPLAT.

LA GNOSE

(Suite)

Mais remontons aux origines mêmes de la Gnose et regardons-là quelques siècles après la mort de Jésus, alors que la doctrine du Fils de Dieu se répand d'une façon si inattendue et si merveilleuse, et que déjà elle est vouée, chez les docteurs, à de très multiples interprétations.

On dirait déjà que les chrétiens ont perdu le sens des vraies interprétations, la clef même des Écritures. Toutes les folies, toutes les élucubrations, plus insensées les unes que les autres, passent dans le cerveau des hommes convertis. Une fièvre d'un mysticisme particulier se déclare, entraîne les foules et les plonge une fois de plus dans les ténèbres.

Il s'agit cependant de la Vérité et de l'Humanité crucifiée ! C'est trop simple ; cette idée paraît trop dans la lumière : on souffle sur le soleil et il s'éteint : telle est toujours la puissance du Prince des ténèbres.

C'est l'époque où mille sectes se font jour, où Satan les multiplie à l'infini, où des Églises entières se divisent, où les anathèmes se créent.

Chaque secte tire sur la robe de Jésus et en veut sa part ; quant au Christ, à sa Lumière, on ne les connaît plus : ils sont livrés encore une fois à des bourreaux.

Il faut cependant que Jésus règne et soit délivré des mains qui l'oppri-

il en créant successivement des âmes, pourquoi ne les créer pas toutes en bloc et, encore une fois, comment pourrait-il créer un esprit de rien ?

ment. Les aberrations, les folies, les sottes interprétations doivent disparaître. L'intelligence doit remonter à la surface, rallumer le soleil des cieux, et montrer le Christ-Jésus splendidement éclairé, dans sa beauté divine, et entouré de ses anges. Sa doctrine ne va plus être tiraillée à droite, à gauche, par des docteurs orgueilleux et despotes, autoritaires et ignorants. Le Christ n'est pas apparu pour faire briller les docteurs avec des sophismes ou des folies. Il ne s'est pas fait crucifier pour diviser encore davantage les hommes. Il n'a pas créé une Prêtrise et un Apostolat nouveaux pour empirer le mal qui ronge la terre. Le Fils de Dieu n'a eu qu'un but, et il est grand : appeler l'homme à être son prêtre et son roi, et, en voyant Dieu se faire homme, à s'élever lui-même, par les renouvellements sans fin de son être, jusqu'à la plénitude de la vie, jusqu'à Dieu même.

*
* *

Les faux prophètes, les mauvais ou orgueilleux interprétateurs, avaient été prédits par Jésus. Les divisions des chrétiens aussi : « Le pasteur à terre, le troupeau se disperse. » Il n'avait pas prévu et annoncé que les « faux prophètes et les divisions », il avait vu d'avance quelque chose de pis : « les reniements. » Il avait vu ses propres fils spirituels faire pacte avec l'Enfer et Satan, donc avec le Mensonge et l'Erreur. Il avait dit quelque chose qu'il aimait à redire : « La lettre tue, l'esprit seul vivifie. » Ce que je vous dis est « Esprit et Vie ». Toute la Vérité des Evangiles est là, toute la Clef des Ecritures est dans cette affirmation de Jésus. Il répétait ce qu'il avait entendu de la bouche même de son Père, de notre Père à tous.

Toute la Gnose est là aussi ; elle y est dans sa pleine Lumière, dans sa grande Vérité. C'est ici que se trouve ce que le vulgaire ne peut comprendre : « la Perle qui ne peut être jetée aux pourceaux » et aussi « le trésor que ni les vers ni la rouille n'atteignent. »

Ce n'est pas ici de la part du divin Maître une doctrine secrète, non ! Il n'y a pas pour Jésus de « doctrine secrète », il y a des degrés de compréhension, et des degrés d'enseignement pour chaque individu. Et cela était nécessaire en ce temps-là, et l'est encore de nos jours. C'est à la Vie de l'Esprit que le Christ veut faire renaître tout homme et toutes choses. Or, la Vie de l'Esprit est une « Perle » qui ne convient pas aux « pourceaux », c'est-à-dire : à ceux qui ne connaissent que le manger et le boire ou l'or et la puissance que l'or donne pour la domination du monde et le gouvernement des hommes.

*
* *

Les gnostiques, au milieu de tous les orgueils et de toutes les folies, revinrent à la manière du Maître, afin de retenir dans le sanctuaire d'abord les

hommes instruits, ensuite pour essayer de déniaiser la foule et de la désabêtir.

Il est dans la nature de l'homme de chercher le secret de Dieu et les lois de la vie. La vie aime à s'entourer de mystères. La mort imite la vie, et mieux encore que la vie, elle cache sa lumière. Cependant, l'homme veut tout connaître, et il doit tout connaître : La vie et la mort, le secret des dieux, et aussi à quoi sert l'existence, quel but poursuit le monde, vers quelle destinée chacun tourne encore, et il entend, au milieu de ses tâtonnements, se faire une conception des choses qui lui serve de guide dans sa marche ascendante vers le mieux et le parfait.

***

Lorsque Jésus apparut, les sanctuaires mystiques s'illuminèrent comme jamais ils ne l'avaient été. Toutes les intelligences supérieures étaient en travail. Perse, Egypte, Grèce, Rome, Judée, Inde, Gaule, le monde entier se préparait à un avènement de vie nouvelle et à une résurrection générale. Tous les peuples retrouvaient une nouvelle ferveur pour leurs mystères, et les oracles anciens ne restaient plus muets. Tous les temples les entendaient parler et annoncer, avec l'avènement de choses nouvelles, leurs prochaines disparitions, ou, plutôt, ce qui est plus dans la vérité, leurs déplacements et leurs transformations.

Des saints, des justes, des sages, des savants écoutaient et comprenaient ces oracles : Citons Plotin, Jamblique, et d'autres doués du don de vior à travers l'Astral et dans l'ambiance sociale, ce qu'écrivent les dieux et ce qu'ils préparent, eux, immortels, pour les mortels que nous sommes.

Ces préparateurs de l'idée chrétienne doivent, dans nos communautés, et dans notre Eglise catholique gnostique, être considérés comme des saints dignes d'être honorés. Nous pouvons et devons, nous prêtres des temps qui viennent, célébrer nos offices sacrés sur des autels élevés à leurs noms et à leurs gloires.

Platon, Socrate, Jamblique, Plotin sont des saints dignes d'être honorés. Leurs écrits sont édifiants, leur vie est exemplaire. Soyons vraiment de cette Eglise très grande où tous les dieux et tous les saints peuvent entrer.

C'est ici que se manifeste le catholicisme véritable, la Religion universelle, devenue laïque, parce que rationnelle, démocratique ; elle ne vise pas à dominer les âmes, mais à les régénérer toutes et à leur communiquer la pleine lumière et la pleine vie.

Qu'on ne dise pas que nous fondons une Religion nouvelle. Il n'y a jamais eu de Religion nouvelle. Seuls des fous ou des imposteurs peuvent soutenir le contraire. Il y a une Religion et une Science religieuse qui font marcher

les peuples et les nourrissent spirituellement et moralement, en les ramenant à Dieu.

Ni les gnostiques, ni le Christ ne fondèrent une Religion nouvelle ; ils réveillèrent le sentiment religieux, et remirent sur son piédestal l'Homme Esprit-pur, l'Homme de vie parfaite et de vie morale, et ils firent entrer sous terre le serpent abominable, tentateur de l'homme, parce que ses pensées ne sont tournées que vers de grossières jouissances et n'ont pas pour objet unique le culte de Dieu.

***

J'explique ici la pensée chrétienne. Tout était merveilleux, mais rien n'était mystère. Il n'est pas vrai que le Christianisme ait développé le penchant des hommes pour ce qui est mystérieux. Sans doute, sa doctrine paraissait contenir beaucoup de choses mystérieuses, mais non pas inexplicables.

Les mots mystère et mystérieux sont, d'ailleurs, à définir et à expliquer. Une chose qu'on ne peut pas expliquer par le raisonnement reste mystérieuse si elle continue à produire une action quelconque, soit dans l'individu, soit dans la société. Le mot mystère veut-il dire qu'il y a certaines choses que les foules ne comprennent que par intuition ? Ou veut-il dire : qu'à un seul petit nombre il est donné de comprendre le fond des choses ? La connaissance des choses en elle-même est-elle possible?

Pour les profanes, au début de la propagande chrétienne, tout était mystérieux, parce que tout était caché. Les assemblées chrétiennes se tenaient mystérieusement, la puissance du Maître Jésus était un mystère, et sa Résurrection et son Ascension, deux autres mystères. Le pain eucharistique : un mystère.

Que représentait ce pain, moelle des lions, fortifiant de l'âme, nourriture de l'esprit ? Sa façon de le consacrer, de le rompre, de le distribuer : un mystère, mais toujours pour le profane seul. Il n'en était point ainsi pour l'initié au dernier degré. Il savait, lui, ce que tous ces mystères signifiaient, à quels symboles ils répondaient, aussi toutes ces choses mystérieuses communiquaient-elles une foi ardente, allant jusqu'à l'acception du martyr, lorsqu'il fallait avouer sa foi et la confesser publiquement.

Non, il n'y a jamais eu de foi aveugle ni de foi absurde chez les chrétiens. Il y a eu une Gnose si entraînante, pour les renaissances sociales, qu'elle a changé la face du monde, et rien, même de nos jours, ne peut la remplacer quelque part que ce soit sur la terre.

***

Quelle magnifique propagande ! Quel enthousiasme, non pas seulement dans la foule, chez les esclaves et les parias, chez ceux, « brebis perdues »,

pour lesquels le Christ était venu, mais aussi chez les hommes les plus marquants et les plus éclairés du monde païen. Car il est faux de croire que les premiers chrétiens fussent des ignorants. C'est là une légende créée de toute pièce on ne sait pourquoi.

Les premiers apôtres étaient des hommes instruits. Au moment où les écoles gnostiques se font jour, et où elles se multiplient, l'instruction est très étendue ; les chefs du Christianisme se recrutent parmi les penseurs et les philosophes qui nourrissent en eux la pensée d'unir les choses anciennes aux choses nouvelles : Ainsi, la philosophie mystique des temples passe tout entière dans l'Evangile et l'Evangile dans cette philosophie. C'est ainsi que « toutes choses étaient faites nouvelles ».

Apollonius de Tyane paraît être le premier philosophe hiérophante qui eut la pensée d'unir la philosophie des païens au grand œuvre de Jésus. C'était un grand chercheur de vérités, un ami des mystères. Il eut, lui aussi, comme les autres apôtres, le don de faire des miracles.

Bientôt, après lui, d'autres philosophes se firent chefs d'école, et eurent leur évangile, qui ne différait pas beaucoup des autres. Les associations secrètes, les églises se multiplièrent. Notre Gaule elle-même fut envahie. La Gnose catholique gagna le monde entier. C'est sur ses ailes que l'Evangile a été porté aux nations, et c'est encore sur ses ailes que cet Evangile continue à être porté, que les peuples continuent de savoir que le salut est là pour eux, et nulle part ailleurs, car dans le Christ seul et dans son Evangile se trouvent les solutions aux grands problèmes de la vie.

*
* *

Faut-il parler des Doctrines interprétatives des plus marquants gnostiques? Vous raconterai-je les luttes soutenues par eux pour ce qu'ils croyaient être la Vérité? Vous dirai-je l'opposition qu'ils rencontrèrent chez certains Pères de l'Eglise, effrayés de la hardiesse de pensée que revêtaient les doctrines et les discours de chefs de sectes? Il faut, je le comprends, que vous n'ignoriez pas ce côté historique de la Gnose et que vous vous en rappeliez toujours.

Je vous ai dit, dès le commencement, ce qu'était la véritable Gnose et à quel but élevé elle aboutit, lorsqu'elle fut dégagée des mystères et des doctrines d'orgueil des fondateurs de sectes. Le premier gnostique célèbre fut Simon le Magicien, que l'apôtre Pierre ne paraissait pas aimer beaucoup. L'apôtre Pierre, d'ailleurs, eut facilement raison du Magicien, du moins c'est ce que rapporte la légende. Simon le Magicien était un homme remarquable, doué de la faculté de s'élever dans l'air, ce qui déplaisait à l'apôtre Pierre, aussi fit-il descendre promptement le pauvre Simon, et si promptement que la mort s'ensuivit aussitôt.

Simon le Magicien n'en reste pas moins, parmi les gnostiques, une figure intéressante. Il fut disciple de Jésus, mais se sépara de la communauté chrétienne, et parcourut le monde, non sans étonner ses propres disciples, ni sans émerveiller les foules qui le suivaient. Sa doctrine soi-disant secrète affirme l'existence de deux principes en lutte perpétuelle, l'un contre l'autre. Une lumière pure et une ténébreuse matière semblent, d'après lui, présider à toutes choses.

De la lumière, avant tout commencement, sont émanés des Eons, ou génies divins. Dans les ténèbres et avec la matière, un de ces Eons, le Démurge, a fait le monde et l'homme. Cependant, pour achever la création de l'homme, un Dieu suprême est intervenu. Au corps et à l'âme, considérés comme principes de vie et de sensibilité, le Dieu suprême (Dieu des Dieux), a ajouté la Raison. De cette diversité d'origines et d'éléments, est née une lutte entre le Sens et la Raison, entre la Matière et l'Esprit.

Toute morale doit tenir compte de cette lutte, et il doit en être de même de la Religion. Pour que la destinée humaine se réalise, il faut que le principe de lumière l'emporte sur celui des ténèbres. L'homme n'est pas atteint par cette lutte. Toutes les ambiances de l'homme, tout ce qui touche à sa vie subit le même sort. Tous les Eons participent à la lutte et sont engagés dans la bataille. Auteurs du genre humain, les Eons s'en font adorer, et usurpent ainsi les honneurs qui ne sont dus qu'au Dieu suprême. Les hommes s'en sont souvent aperçus, mais les Eons ont envoyé la Terreur afin de mieux établir leur domination. Le plus terrible et le plus affreux de ces Eons est le Dieu des juifs : Jehova. Le Dieu suprême ne laisse pas cependant que de veiller, et il est venu au secours des âmes engagées dans la lutte. Aux Grecs il a envoyé : le Saint-Esprit ; aux Juifs : Jésus le Christ ; au Samaritain il a réservé : Simon le Magicien, qui est la grande manifestation de Dieu.

L'apôtre Pierre, qui était juif, ne pouvait guère, on le voit, regarder Simon d'un œil très fraternel et on comprend l'antagonisme qu'il y eut entre ces deux hommes.

La Gnose de Simon n'est pas non plus la nôtre. De cette Gnose, cependant, sont sorties des sectes infinies qui ont eu comme chefs des hommes remarquables. C'est que la Gnose de Simon n'est pas tout erreur. Le personnalisme de Simon et son orgueil sont apparents, mais à côté, il y a des vérités que nous retrouverons ailleurs et sans lesquelles il est assez difficile d'expliquer la vie et le monde.

Ces vérités, nous les retrouverons chez tous les gnostiques, à mesure que nous analyserons leurs doctrines, et que nous les résumerons. Dès le début de cette étude sommaire de la Gnose, nous avons dit qu'elle était débarrassée des systèmes, et dégagée des opinions orgueilleuses de plusieurs de ses chefs. Nous avons dit comment vous deviez l'entendre et pourquoi vous de-

viez l'aimer. Elle vous fournit un aliment utile à la propagande et à la compréhension du saint Évangile de Jésus-Christ, dans des temps où rien n'est plus accepté par la foi, et où tout enseignement doit reposer sur des vérités démontrées et rationnelles.

Nous vivons au milieu d'un ancien monde qui s'entête à ne pas mourir et nous sentons tous, dans le sein même de l'humanité, les mouvements d'une société qui voudrait bien naître, mais qui ne peut naître sans le concours d'un grand accoucheur d'âmes. Nous attendons et appelons cet accoucheur. Quand apparaîtra-t-il ? Nous n'en savons rien, ni vous, ni moi. Attendons l'heure de Dieu. Notre rôle est de préparer la voie. Ce rôle a toujours été celui des gnostiques et des hommes religieux. Mais ce qu'il nous faut surtout c'est changer notre cœur et notre vie. Ce n'est point facile. Les Eons mauvais nous tiennent en tutelle.

Nous voulons le bien et faisons le mal. Malheureux sycophantes que nous sommes, n'y aurait-il au-dedans de nous que des aspirations vers le bien ? Nous voulons tout changer, tout modifier pour notre bien et celui des autres, et en nous-mêmes, tout est mauvais ; toutes les perversions sont en nous et gagnent notre pauvre âme. En cela, nous ressemblons aux faux gnostiques, aux gnostiques de parade.

Un des gnostiques qu'il faut aimer et invoquer pour nous fortifier dans le bien est Cérinthe qui connut l'apôtre saint Jean, apôtre bien-aimé de Jésus. Saint Jean illumina l'esprit de Cérinthe et lui communiqua une initiation supérieure, parce qu'il était digne de la recevoir. La Gnose revêtit donc chez Cérinthe un très haut caractère. Écoutons Cérinthe parler, sa parole est celle d'un juste :

* * *

« Le juif Jésus, dit-il, est le plus parfait des hommes. C'est en lui qu'est descendu le premier des Eons, le Christ, Puissance de premier ordre, Sauveur surnaturel, qui plus pleinement encore a pris possession de Jésus le jour de son baptême au Jourdain. Cet Eon n'a cessé durant la vie de Jésus d'être son inspirateur, et sa puissance ne l'a abandonné qu'au moment de la Passion. Mais il réapparaîtra avec Jésus pour la Résurrection des morts, après le règne de mille ans, et alors tout sera changé et transfiguré. »

Ce ne sont là que des bribes de pensées de la doctrine de Cérinthe, mais qui suffisent pour montrer d'où part la Gnose de ce maître et à quoi elle aboutit.

Sortie de la Samarie et de la Judée, transplantée en Syrie la Gnose change de forme et s'imprègne des idées des peuples qu'elle veut conquérir. Saturnin s'en fait l'organe. Il rattache l'idée de Gnose à l'idée du Dieu qu'on ne connaît pas.

Les dieux du passé, dit-il, même lavé, n'ont pas voulu faire connaître aux hommes le Dieu très bon. Ils n'ont montré du doigt que le mal, et ils ont ainsi perverti la pensée des hommes. Le Dieu très bon, le Dieu suprême résolut cependant d'envoyer aux mortels un Sauveur qui les racheta de leurs fautes et les releva de leurs chutes. Ce Sauveur est apparu chez les Juifs sous une forme humaine, mais son corps n'était nullement en chair. Le Sauveur durant son apparition révéla aux hommes le Dieu inconnu, leur apprit à se rapprocher de lui par la vertu, la prière, le jeûne et l'abstinence de tout mal.

Saturnin eut de nombreux disciples et il le méritait. Un d'eux fut célèbre : Bardésane. La pureté des mœurs de ces Gnostiques et de ceux qui les suivaient touchait au rigorisme, ce qui n'empêcha pas leurs calomniateurs d'essayer de nier leur pureté de mœurs.

Mais c'est à Alexandrie où la Gnose déploya le mieux ses ailes et fit le plus de prosélytes. Il est facile de comprendre pourquoi. N'était-ce pas à Alexandrie que la Science avait le plus d'admirateurs, et où le culte de la Vérité était le plus suivi? Toute la pensée humaine, dans ses recherches et dans ses acquis, se résumait et se synthétisait dans cette capitale de l'Egypte, garnie de sanctuaires et d'écoles. Au IIe siècle, Basilide y fit école et présenta un système philosophique plus développé que celui de Saturnin et de Cérinthe. Au Dieu suprême, il adjoignit toute une série d'intelligences célestes. Il explique la chute des esprits de la matière, et montre la route qu'ils devaient suivre pour remonter vers le Divin. Valentin continue la série, avec sa méthode et ses idées. Il établit une généalogie des Eons, et marque leurs fonctions à chacun.

Valentin est celui des gnostiques qui a le plus et le mieux développé sa pensée. Sa théologie et sa psychologie sont riches en aperçus nouveaux. Sa division de l'espèce humaine est très remarquable. Il divise les hommes en trois catégories : Les psychiques, les pneumatiques et les hyliques. Les pneumatiques sont capables de comprendre le plérome et d'y participer; les psychiques ne peuvent pas, d'un coup d'aile, s'élever si haut; quant aux hyliques, il leur refuse absolument l'accès aux choses de l'Esprit et les condamne à ne pouvoir jamais conquérir par eux-mêmes « la Vie éternelle ».

***

Il était bon que cette étude fût faite devant vous, non pas qu'elle parte d'une parole très autorisée. Elle est cependant *l'expression de la véritable pensée gnostique à travers les siècles*. Il n'y a pas une pensée, dans cette étude, que les saints Evêques et Patriarches catholiques gnostiques n'approuveront.

Il y eût, et il y a encore, hélas! des Gnoses multiples. Toutes les idées qui passent par le cerveau humain tendent à s'individualiser. Mais, à côté de ces

Gnoses, une Gnose permane et demeure vivante, et elle se fait jour dans toutes les Gnoses. Seule, la Gnose de Carpocrate fait exception. Car ce gnostique fut funeste à la Gnose et permit à beaucoup d'adversaires de la calomnier. Carpocrate fut cependant un esprit d'énorme envergure, et doué de talents séducteurs.

Mais souvenons-nous seulement que le dernier mot de la Gnose est la recherche de « la Vie parfaite » et que « la Vie parfaite » consiste « à aimer Dieu et le prochain comme nous-mêmes », et que l'idéal complet de la Gnose serait d'élever l'amour des autres à ce degré de perfection et de vie supérieure, où chacun de nous se sentirait vivre dans les autres, et les autres en nous-mêmes, non pas en se passant de Dieu, car il n'y a pas de solidarité possible ni effective si nous ne sentons pas l'amour pour nos frères et sœurs en humanité se résumer, se synthétiser et s'affirmer dans l'amour même de Dieu : Unité suprême, Loi vivante, Raison consciente et Centre d'une Vie conçue dans sa plénitude et son universalité.

C'est là, pour aujourd'hui, toute notre conclusion sur la Gnose et nous espérons nous être assez clairement expliqué pour que désormais vous distinguiez la Vérité de l'Erreur dans une matière trop controversée et trop livrée à des interprétations fausses.

P. VERDAD-LESSARD

Pâques, 1911.

Le Comité de Lecture de la *Revue Spirite* a reçu de notre frère en croyance G. Verdard-Lessard, la lettre suivante, que nous insérons à la suite de sa conférence.

Mon cher Paul Leymarie,

Je vous remercie, au nom de mes amis spirites et spiritualistes des *Temps meilleurs* et de *La Religion universelle*, d'avoir bien voulu reproduire, dans votre Revue, mon étude sur la Gnose et les gnostiques. Vous avez montré ainsi le grand intérêt que vous portez, uni à votre comité de lecture, à toute pensée dont l'objet entier est le maintien au sein de l'humanité du sentiment du divin et de l'immortalité. C'est ici même le but et la mission du spiritisme ; il ne peut qu'errer en oubliant ce but et cette mission.

J'ai vu, avec tristesse, *La vie nouvelle* reproduire le texte d'un discours où votre grande largesse de vue est critiquée au sujet de la reproduction de mon étude dans votre Revue, et je me demande à quelle pensée de derrière la tête a obéi le discoureur, car la gnose ne paraît avoir été qu'un prétexte. Le discoureur s'est trompé ! C'est vous qui êtes rehaussé, lui s'est diminué. Votre Revue n'a jamais servi que la vérité et ne peut servir qu'elle ; la Doctrine d'Allan Kardec serait par vous foulée aux pieds s'il en était autrement.

La *Vie nouvelle*, par son discoureur, prétend que les gnostiques sont les adversaires des spirites et, pour le prouver, il cite le texte d'un article d'un Monseigneur gnostique quelconque. Cette façon de juger de l'opinion de tous les gnostiques par l'opinion d'un seul gnostique n'est pas de l'honnêteté philosophique ; c'est de la critique méchante, et peu digne d'un écrivain *qui se dit spirite*.

Restez donc, mon cher Paul Leymarie, dans l'esprit qui vous a toujours animé, qui animait votre père et a rallié autour de lui toute sa vie les hommes les plus distingués, les âmes les meilleures et les plus éclairées de la grande famille des libres esprits et des libres croyants. Vous y gagnerez beaucoup pour vous-même, et la *Revue Spirite* n'y perdra rien.

Bonne accolade fraternelle et souvenirs de tous les vôtres.

P. VERDARD-LESSARD.

La Critique entre écrivains spirites

La *Revue spirite* a toujours eu pour règle de ne point accueillir les écrivains assoiffés de polémiques et portés aux critiques acerbes. Elle s'applique, il est vrai, à laisser aux auteurs, la plus grande liberté possible, à condition que la critique qu'ils peuvent faire de certaines opinions, de certaines idées, de certains articles, de certains livres, se concilie toujours avec la courtoisie que les écrivains qui se respectent doivent à tous ceux qui, de bonne foi, essayent de faire prévaloir leurs théories.

Mais ceci dit, il est pénible de voir trop souvent des auteurs se livrer dans divers journaux ou revues à des critiques violentes contre tous ceux qui ne sont pas entièrement de leur avis.

Certes, la critique est un droit dont chacun peut user, mais comme les langues d'Esope, elle est la meilleure et la pire des choses.

Car la critique revêt des aspects bien divers. Elle est quelquefois honnête, logique, consciencieuse; elle est même un stimulant précieux, mais elle est aussi sournoise, méchante, sotte, et peut refléter tous les défauts de ceux qui ont la faiblesse de la faire servir à leurs rancunes.

Elle est aussi puérile, parfois comique, et dans ces deux cas encore acceptable, mais quand elle est froidement méchante, elle devient odieuse.

On devine chez certains critiques des froissements d'amour-propre, car quelques-uns de ces pauvres gens se prennent pour des prophètes et ils sont d'autant plus intransigeants qu'eux-mêmes ont, hélas! besoin de beaucoup d'indulgence.

Que de temps perdu, que de forces inutilement dépensées. Qu'ils méditent

ceux-là, l'adage latin: « Errare humanum est ». Il est de la nature de l'homme de se tromper. Et si quelqu'un commet une erreur, ils s'abstiendront alors de le critiquer méchamment.

Autant la critique est nécessaire quand elle se fait indulgente et amicale autant elle est odieuse quand elle est est âpre, mordante, méchante, embarrassée de termes qui frisent l'argot et la grossièreté.

Critiquons, mais sachons critiquer, et abstenons-nous surtout d'être vils dans nos critiques. Par une sorte de choc en retour, la critique haineuse que nous nous laisserons aller à faire, se retournera contre nous, elle nous abaissera, elle nous avilira.

Nous avons tous besoin les uns des autres et nous avons besoin aussi d'échanger nos idées, mais nous pouvons par contre nous dispenser de manier trop facilement le sarcasme et l'ironie, nous pouvons éviter surtout de descendre jusqu'à la trivialité et l'injure.

C'est un devoir pour nous, écrivains spirites et spiritualistes de toutes les écoles, de conserver un langage correct dans la critique, car nous devons nous souvenir que la paix ne peut régner que parmi les hommes de bonne volonté.

La mission que ces hommes de bonne volonté peuvent assumer est assez belle pour se suffire à elle-même. Pour nous spirites, elle consiste à bien faire, à nous instruire, à nous soutenir les uns les autres et non à nous déchirer.

Sachons gré à ceux qui sont susceptibles de nous montrer nos erreurs, mais demandons-leur d'avoir le respect d'eux-mêmes et de ne point se laisser aller à écrire des méchancetés qui montrent trop le fiel de leur cœur et leur vilaine âme.

Il ne faut jamais mesurer personne à son aune, car on peut risquer de se tromper.

Ecrivains spirites, discutez, critiquez, donnez votre avis, mais surtout n'oubliez jamais, jamais, que plus que tous les autres écrivains, vous devez à la cause que vous prétendez défendre, de ne pas être des ironistes, mais simplement des écrivains sincères, probes et indulgents.

Vous y gagnerez d'être estimés, d'être lus et d'être compris.

PAUL BODIER.

L'Inauguration du Palais de la Paix à La Haye

Nous avons eu l'occasion, il y a quelques années, de rappeler dans les pages de cette Revue, le fameux Congrès de la Paix, tenu à Genève, où, de sa grande voix de prophète, Victor Hugo s'enhardit jusqu'à prédire, aux applaudissements enthousiastes d'une assemblée d'élite, que l'heure n'était pas éloignée où, après tant de siècles de division, les peuples enfin réconciliés se tendraient la main, et où leurs délégués se réuniraient, en des assises solennelles, pour fonder, avec le règne de la paix, les ÉTATS-UNIS D'EUROPE.

Que de guerres cependant depuis cette époque ! Que de sanglantes haines, que d'affreux massacres ont ravagé l'Europe presque entière ! à ce point que l'œuvre du pacifisme est encore regardée par nombre d'esprits sérieux comme la plus décevante des utopies.

Seuls, toutefois, ne se sont pas découragés quelques hommes à l'esprit large et droit, au cœur noble et ardent, qui, leurs regards profonds plongés dans l'avenir sentaient leur tâche grandir avec les obstacles et s'imposer en mission libératrice. Ce sont ces hommes qui devaient inspirer et seconder de toute leur force et de toute leur influence la noble initiative prise par le tsar d'établir à La Haye une conférence des Puissances en vue de l'étude et de la discussion des moyens propres à assurer la paix par l'arbitrage international : mais on sait hélas ! que cette tentative généreuse n'empêcha pas l'épouvantable guerre qui devait mettre peu après la Russie elle-même aux prises avec le Japon, pas plus qu'en dernier lieu, celle des Balkans dont les canons et les fusils viennent à peine de rentrer dans le silence.

N'importe, il s'est trouvé encore un homme, au cœur aussi large que la bourse, M. André Carnegie, qui, contre toute apparence, a cru le moment venu de donner son or pour élever un monument grandiose de protestation contre les tueries humaines ; et, dans cette œuvre, c'est la France qui a eu la première place, puisque, entre deux cent seize concurrents, c'est à un architecte français, M. Cordonnier, qu'est échu l'honneur de construire le Palais de la Paix.

Chose digne de remarque, c'est précisément l'heure, où les ruines accumulées par la guerre des alliés fument encore, qui vient d'être choisie pour l'inauguration de ce Palais, où, suivant l'expression d'un autre grand Français, M. Bourgeois, siégera désormais le « Tribunal de la Société des Nations ».

M. Carnegie avait évidemment senti qu'en réalité un très grand pas avait été fait vers la paix par tous les peuples civilisés. Est-ce que, en effet, le tsar n'avait pas réalisé l'alliance de son immense empire avec la France ? Est-ce que l'entente cordiale, équivalent d'une alliance, ne règne pas entre nous et

les Anglais? et ne l'entretenons-nous pas de fait, pour ainsi dire, avec l'Espagne, l'Italie et tous les Etats civilisés ? Oui, sans doute. Ou plutôt, oui et non. Il y a quelque chose qui nous inquiète. Il y a sur notre horizon un gros point noir que nous ne pouvons nous dissimuler, que nous voyons, que tout le monde voit. Et M. Carnegie lui aussi l'a vu; et alors, à son discours d'inauguration du nouveau Palais, que fait-il ? Par un coup de maître, il le signale en faisant tout simplement l'éloge de l'empereur d'Allemagne, qu'il appelle « la plus frappante des personnalités ». Et c'est à Guillaume II lui-même qu'il ne craint pas de suggérer l'idée d'un appel à tous les pays civilisés pour conférer sur les meilleurs moyens d'assurer la paix du monde.

M. Carnegie ne se borne pas à élever un temple à la Paix ; il y fait tout d'abord entrer ceux qui disposent de la paix et de la guerre, c'est-à-dire les souverains; et voici comment il s'exprime en présence de la Reine des Pays-Bas et des délégués des nations représentées à la Conférence de La Haye :

« Supposons que l'empereur invite les principaux pays civilisés à conférer sur les meilleurs moyens d'assurer au monde entier cette paix dont son propre empire jouit depuis si longtemps : nul doute qu'ils ne feraient à son appel un accueil sympathique. Je suis certain que le succès suivrait. Ceci réalisé, le glas de la guerre aurait sonné. Alors, les vingt-cinq années de paix intérieure qui font honneur au caractère de l'empereur, serviraient à l'honorer davantage pour avoir permis à la paix universelle de triompher de la guerre.

« Nous ne verrions plus désormais, à la honte de l'humanité, les hommes s'entretuer comme des bêtes féroces. La civilisation aurait supplanté la barbarie, et la prophétie se serait enfin réalisée qui annonce que : « Les hom-« mes feront de leurs glaives des socs de charrue, de leurs lances des ser-« pes et cesseront pour toujours de se faire la guerre. » Que Dieu hâte l'aurore de ce jour, qui certainement viendra, — et viendra bientôt, — de même que la lumière succède totalement aux ténèbres. L'homme fut créé pour se perfectionner, et une loi de la nature l'oblige à chercher sans cesse à atteindre la perfection. Réjouissez-vous, soldats de la paix, tout est en bonne voie dans la poursuite de la plus sainte des croisades : le mot « insuccès » est un de ceux que nous ne connaissons pas. »

Nous ne pouvons, nous spirites, que joindre nos vifs applaudissements à ceux qui accueillirent ces généreuses paroles, en même temps que nos vœux ardents pour le triomphe prochain d'une cause si sainte et si admirablement défendue. De plus, nous avons le devoir de retenir ces mêmes paroles, de les commenter et de les propager comme l'expression la plus vraie et la plus sincère de notre doctrine elle-même, toute de paix, d'amour et de fraternité. Ah ! oui, nous devons supprimer la guerre, parce que la guerre est le fait de l'ignorance, de la misère et de la haine, et que c'est maintenant contre

ces derniers fléaux que nous devons tourner nos armes, toutes nos forces et tous nos efforts pour les réduire à l'impuissance et préparer enfin le rêve de la loi sublime que le Christ a résumée en ces termes : « Aimez Dieu par-dessus tout, et, ce qui est une même chose, aimez votre prochain comme vous-mêmes... »

Et si l'on vient nous dire : « Mais quel mal, quels crimes ont donc commis nos malheureux ancêtres, et quel bien, quelles grandes vertus avons-nous pratiqués nous-mêmes, pour qu'eux n'aient jamais, pour ainsi dire, cessé de souffrir plus ou moins des horreurs de la guerre, et qu'à nous aujourd'hui ces horreurs soient épargnées et qu'en outre il nous soit donné encore de jouir des inestimables bienfaits de la paix? » Nous répondrons : « Ces ancêtres, c'est nous, qui avons cent fois abandonné nos corps, simples loques, en même temps que nos armes dans les forteresses ou sur les champs de bataille, et qui, cent fois, esprits réincarnés, en avons repris de nouveaux pour engager ou soutenir de nouveaux combats. Et, tels les chênes qui, à l'automne, se dépouillent de leur feuillage pour en reprendre un nouveau au printemps après avoir laissé monter la sève qui développe ra leur ramure, leur taille et leur vigueur, tels, chaque fois, nous avons fait un progrès ; chaque fois, nous nous sommes mieux connus les uns les autres. Hommes tous, nous sommes devenus plus humains. Esprits tous, nous voyons tous et toujours mieux s'améliorer, s'agrandir et s'embellir la trame de nos destinées. Jusque-là, la mort nous avait tous couchés dans la poussière. Maintenant, que nous l'avons terrassée et remplacée par l'Immortalité, c'est nous qui sommes les maîtres ; nous pouvons désormais monter plus haut, toujours plus haut. Gloire donc aux grandes âmes qui nous ont préparé ces temps meilleurs, et gloire, avant tout, gloire à Dieu au plus haut des cieux. »

ALGOL.

COMPTE RENDU

De la première Conférence organisée par la Société des Études Spirites

Le dimanche soir, 14 septembre 1912, M. Philéos, de la « Société des Études Spirites », a donné dans une des salles de l'Hôtel des Sociétés savantes, rue Danton, à Paris, une conférence sur « Le Devoir Spirite ».

Au début de la réunion, M. Paul Bodier, qui préside, fait part à l'assemblée que M. Henri Brun, secrétaire de la Société Spirite de Carcassonne, a accepté de dire quelques mots sur la doctrine spirite.

M. Henri Brun, s'excuse tout d'abord auprès de l'assemblée, d'être obligé

de discourir au pied levé. Le Comité des Études Spirites, dit-il, m'a demandé de bien vouloir préparer, en quelque sorte, l'entrée en matière de la conférence de M. Philéos, et je suis tout le premier, un peu étonné de prendre la parole ce soir.

Modeste autant qu'éloquent, M. Henri Brun fait un exposé succinct de la doctrine spirite, de ses conséquences, de son application, de son développement et des bienfaits que le genre humain est en droit d'en espérer.

Précis, net, l'orateur s'attache surtout à démontrer ce qu'est le spiritisme, en tant que doctrine de consolation. Tout doucement, savamment, il montre à l'assemblée attentive la nécessité de croire au spiritisme, la nécessité d'être un croyant, non pas crédule, mais éclairé, parce que la foi spirite apporte la véritable paix, la véritable consolation.

Très applaudi, M. Henri Brun a été parfaitement compris de l'Assemblée qui lui a témoigné toute sa satisfaction.

Rappelons que M. Henri Brun est non seulement un orateur disert, mais aussi un écrivain apprécié. Son dernier ouvrage, *Les âmes réconciliées*, est un petit chef-d'œuvre que les spirites peuvent lire avec fruit (1).

Après lui, M. Philéos commence aussitôt sa conférence.

L'orateur a traité avec ampleur le sujet qu'il avait choisi.

Longuement, avec un grand talent, une grande force de persuasion et une foi profonde, il passe en revue toutes les phases du Devoir Spirite. Devoir envers Dieu, envers le prochain, envers chacun de nous.

Il proclame aussi la nécessité de l'union entre tous les spirites. Il s'attache tout particulièrement à démontrer les bienfaits de cette union, il fait comprendre que le véritable spirite, le spirite sincère, ne doit point prendre son petit cercle pour l'univers, et ne voir dans les adhérents de chaque groupement qu'une coterie étroite qui peut être renversée par une contre-coterie.

Avec une délicatesse et avec une énergie prenante, l'orateur s'attache aussi à montrer ce que peut donner l'éducation spirite appliquée à l'enfance. Enfin il fait nettement entrevoir toute la portée de l'œuvre féconde que l'on peut réaliser grâce à la diffusion de la doctrine spirite.

La conférence de M. Philéos a obtenu un grand succès, et la Société des Études Spirites tient à le remercier, ainsi que M. Henri Brun, du zèle éclairé dont ils font preuve.

A l'issue de la réunion, M. Paul Bodier a donné quelques explications sur la Société des Études Spirites. Il a indiqué que cette société n'était la rivale d'aucune autre, et qu'elle était, au contraire, étroitement liée avec la Société d'Études des phénomènes psychiques, dont le siège est à Paris, 57, faubourg Saint-Martin.

(1) Ce travail paru dans la *Revue Spirite* est également mis en vente en volume à la Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Il donne, en outre, lecture d'un passage d'une lettre à lui adressée par M. Delanne, dans laquelle celui-ci déclare qu'il faut favoriser les groupements qui constitueront plus tard la Fédération spirite, en laissant à chaque société son entière autonomie.

Le Comité de la Société des Études Spirites, tient à adresser ses remerciements chaleureux à toutes les personnes qui ont répondu à son appel. Il a le ferme espoir de continuer, grâce au dévouement de tous, une propagande efficace dont chacun ressentira les bons effets.

NÉCROLOGIE

M. Puvis (Algol), Président de la Société des Études Spirites (Fondation Allan Kardec), un des plus sympathiques et dévoués collaborateurs de la *Revue Spirite* vient d'être affligé cruellement. Son second fils vient d'être enlevé subitement par une fièvre typhoïde. — Il venait de repartir pour le Maroc depuis quelques mois. — Les lecteurs de la *Revue Spirite* adressent à M. Puvis leurs sentiments de bien sympathiques et fraternelles condoléances.

Comme la tourmente en passant détache les feuilles des grands arbres et brise les faibles tiges des fleurs, de même le malheur se fait un passage partout, et vient frapper, en son cœur, le plus tendre et le plus croyant des pères. — Fort dans sa foi, il voit l'espérance à travers ses larmes, et il nous écrit avec une admirable résignation : « Ce cher enfant va rejoindre nos biens-aimés invisibles, il sera protégé par de doux fluides qui l'accompagneront vers nous, et comme hier, sa pensée sera souvent près de moi. »

Et vous, fille d'Algol, jeune femme éprouvée dans votre bonheur, dans votre amour, regardez dans cet azur immense où votre bien-aimé est reçu et entouré par les âmes pures qui sont parties avant lui. — Il retrouve aussi des esprits qu'il reconnaît, mais ils sont plus beaux, dans ce rayonnement invisible pour nous ; puis il baisse son regard vers vous, il voit sa bien-aimée, l'objet de son beau rêve sur la terre. Mais la terre est un lieu de passage et, lorsque tous les deux vous disiez ce mot : « Toujours ! Toujours ! » ce mot ne pouvait contenir en quelques jours et « Toujours ! » va d'ici dans les sphères heureuses où vous retrouverez l'ami qui vous attend. — Ne pleurez pas, les larmes attristent votre ami. — Ma sœur, c'est le malheur qui m'a frappée comme vous ; c'est la tourmente qui a tout renversé près de moi. C'est l'isolement, l'abandon qui m'ont dit que « Toujours ! » ne fait que passer sur la terre..., et que l'esprit qui part, qui vit « toujours » emporte avec lui tout votre cœur et il vous aime « Toujours ? » Croyez-moi amie, espérez ! »

MARG. CROUZET.

Nous apprenons le décès du Professeur César Moutonnier, ancien professeur de l'École des Hautes Études Commerciales, membre de l'Institut général psychologique de Paris.

Nous donnerons dans le prochain numéro de la Revue, une biographie du défunt qui était un de nos collaborateurs.

LIVRES NOUVEAUX

" *LES AMES RÉCONCILIÉES* "

Vient de paraître : *Les âmes réconciliées* par Henri Brun. Cet ouvrage, comme son sous-titre l'indique, est un « épilogue spirite » au drame de Paul-Hyacinthe Loyson : *Les âmes ennemies*. L'épilogue réconcilie les deux protagonistes — et antagonistes — du drame, le savant et le catholique, en convertissant l'un et l'autre à la science et à la foi spirites. Conversion pressante et insinuante, par voie de démonstration scientifique et de suggestion sentimentale. Car cet ouvrage contient un clair exposé des faits spirites et une discussion méthodique de toutes les objections de science, de sens commun et de sentiment, qui se sont élevées contre la thèse spirite : il tente, en particulier, une réfutation en règle, — la plus complète et la plus sévère qui ait encore paru — des objections que Maurice Maeterlink a formulées dans son dernier livre sur « La Mort », œuvre de justice et d'humanité autant que de raison, qui a pour objet de montrer que les plus savants détracteurs du spiritisme pèchent par ignorance, et d'incliner les profanes de bonne volonté à pénétrer plus avant dans les secrets d'une science qui recèle la vérité et qui dispense le bonheur.

La forme scénique de l'œuvre n'a d'autre effet que de prêter à la discussion d'une thèse de philosophie scientifique et religieuse le prestige de la vie. La fantaisie du tour, sans rien ôter à l'œuvre de sa valeur de science, lui confère une valeur d'art. Et c'est ainsi que cette brochure est susceptible, selon l'idéal classique, de « plaire » et « d'instruire » à la fois. Prix : 1 fr., franco 1 fr. 20.

CAUSERIE SPIRITE SUR UN VOLUME NOUVEAU

Depuis quelque temps, il a été écrit beaucoup sur la doctrine spirite, mais la plupart de ces ouvrages n'ont analysé la doctrine spirite et ne l'ont détaillée de façon à la rendre compréhensible pour tout le monde.

Dans le volume qui vient de paraître, *Instructions Spirites dictées par les*

Amis de l'Au-delà (1), les Amis de l'Au-delà, ont au contraire cherché à diviser la doctrine spirite en un certain nombre de chapitres, de façon que chaque sujet puisse être traité séparément, et que l'on puisse donner des détails assez précis pour que tous ceux qui liront cet ouvrage puissent comprendre facilement les enseignements qui y sont donnés.

Ils ont voulu que ce volume puisse se trouver dans toutes les mains, et c'est pourquoi son prix se trouve être peu élevé.

Les Amis ont voulu que ce volume puisse se répandre rapidement afin que les enseignements qu'il contient puissent aider au développement de la doctrine spirite.

Ils ont donné dans ce volume une série de conférences faites par plusieurs d'entre Eux dans un groupe particulier, afin d'aider au développement des chapitres qui avaient été traités au commencement du volume.

Les Amis de l'Au-delà engagent vivement tous ceux qui liront ce volume à le communiquer à leurs Amis.

Ils sont très heureux de penser que ce volume qu'ils ont dicté de toute pièce aidera beaucoup au développement de la doctrine spirite, et ils voudraient que tous ceux qui le liront puissent apprendre par cœur la prière qui y est donnée à la fin, et ils voudraient que tous les soirs à huit heures les Amis initiés se réunissent en pensée pour faire la prière en commun.

Voilà ce que les Amis de l'Au-delà désirent et demandent à tous ceux qui sont initiés, afin qu'à une heure déterminée il y ait réunion de tous les Esprits terrestres pour demander à Dieu notre Père tout ce dont on peut avoir besoin, et les Amis de l'Au-delà seront toujours présents à cette prière afin de la porter devant Dieu.

Pensée du mois de novembre.

Faites, ô mon Dieu, que nous devenions dignes de la pleine jouissance de l'immortalité. Faites que l'effort de notre vie actuelle soit assez méritoire pour une telle récompense. Faites qu'en attendant, et pour y parvenir, l'amour de vous et de votre création soit dans nos cœurs, et que nous n'ayons aucune pensée, en dehors de vous, qui ne soit pour le perfectionnement de la société dans laquelle il vous a plu de nous faire vivre. (*Terre et Ciel.* — Jean Reynaud.)

(1) *Instructions spirites dictées par les Amis de l'Au-delà*, une brochure in.-16 de 108 pages. Prix 1 franc, franco 1 fr. 20.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN